

junior

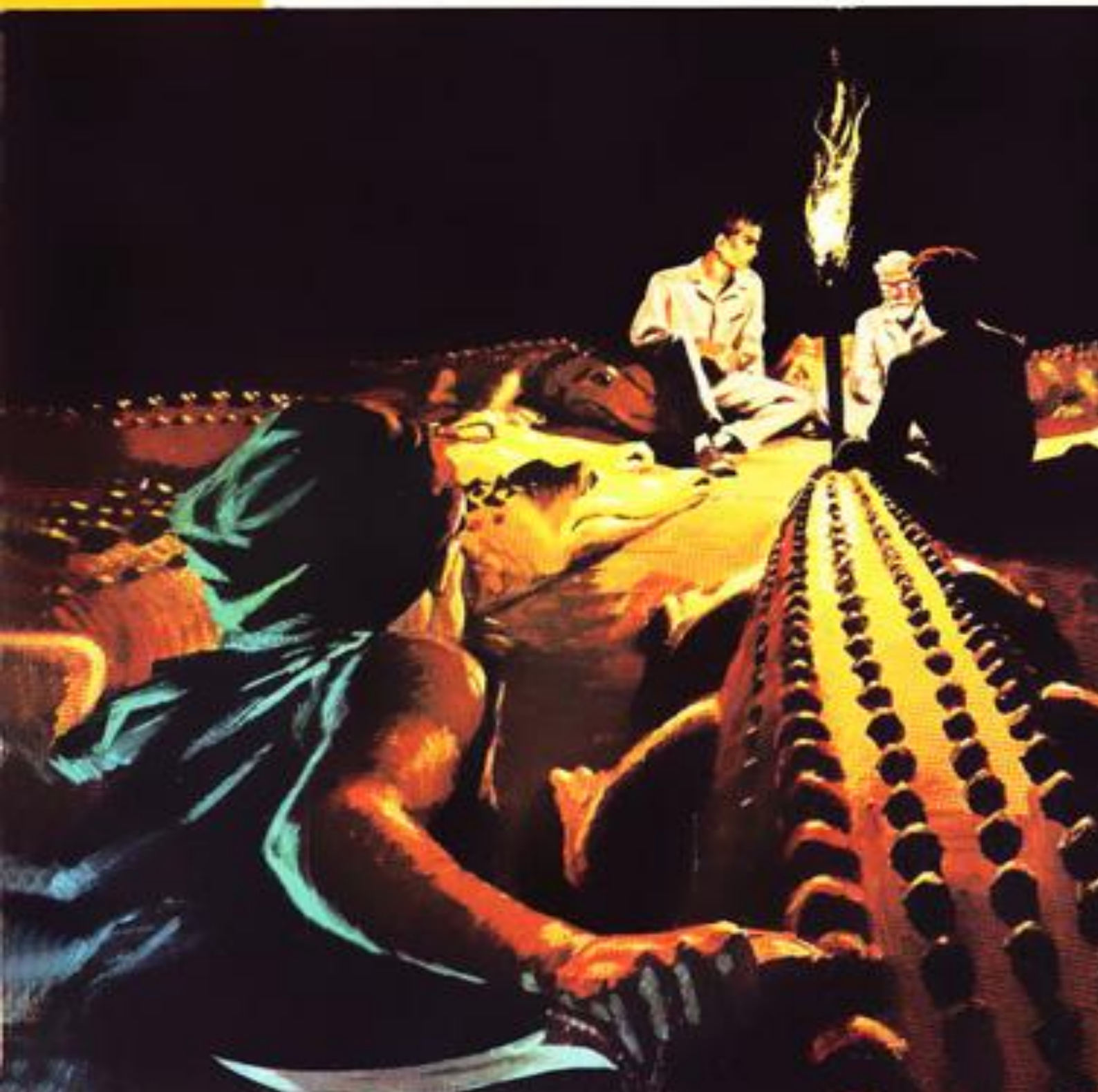


marabout

Henri Vernes

BOB MORANE

Le temple des crocodiles



HENRI VERNES

BOB MORANE

LE TEMPLE DES CROCODILES



MARABOUT

I

Ce soir-là, c'était fête au palais Mamoudi, qui dressait, sur une éminence, au bord du Nil, ses colonnades de marbre blanc et ses balcons aussi gracieusement ouvrés que des dentelles de Bruges. Fête parce que le maître de céans, Omar Mamoudi, le richissime collectionneur égyptien, y offrait une réception en l'honneur des soixante ans du professeur Clairembart, l'archéologue français de renom. Deux amis du professeur accompagnaient ce dernier : le célèbre commandant Morane - Bob pour les intimes - et Bill Ballantine, dont les aventures et mésaventures communes à travers le monde ne se comptaient plus.

On en était au moment où Omar Mamoudi débouchait une précieuse bouteille de Champagne dont, de ses mains vigoureuses mais racées, il entreprenait de faire sauter le bouchon.

Mamoudi était un homme d'une cinquantaine d'années mais qui, à part des cheveux gris d'acier tranchant sur la couleur sombre de sa peau, en paraissait quarante à peine. Son visage au nez courbe, aux lèvres un peu lippues, était lisse comme celui d'un jeune homme, et son smoking d'alpaga blanc et brillant laissait deviner un torse d'athlète bien entraîné. Sous les arcades sourcilières proéminentes, ornées de sourcils épais et noirs, des yeux sombres et brillants, trop brillants, dénotaient une âme vibrant d'une passion d'où tout fanatisme ne devait pas être exclu.

Le bouchon sauta avec un bruit de pétard et le liquide pétillant et doré coula dans les coupes de cristal taillé. Sa mission d'échanson accomplie, l'Égyptien reposa la bouteille et, saisissant son verre plein, le leva à hauteur de son visage en disant :

— Eh bien ! buvons à présent aux soixante ans de notre cher ami Aristide Clairembart.

— Oui, buvons, fit joyeusement Bob Morane. À vous, professeur !

— À vous, professeur, enchaîna Ballantine. Cela fait au moins cinq années de suite que nous buvons, le commandant et moi, à ces soixante ans-là. Pourtant, ce qui compte ce n'est pas l'âge que l'on a réellement, mais celui que l'on paraît...

Clairembart sourit.

— Non, Bill, le seul âge qui compte, c'est celui du cœur. Et je me sens vingt ans à peine...

Morane hocha la tête.

— Si vous parlez de l'âge du cœur, professeur, ce n'est pas soixante ans que vous avez, ni même vingt, mais dix...

— C'est trop, beaucoup trop, s'écria à son tour Omar Mamoudi. C'est cinq ans à peine qu'a notre ami Aristide. Cinq ans à peine...

— Disons qu'il n'est pas encore né, comme cela tout le monde sera content, jeta Bill avec un gros rire. À votre naissance, professeur !...

À son tour, l'archéologue leva sa coupe en disant :

— Et à votre santé, vénérables ancêtres !

Ils burent et, quand ils reposèrent leurs coupes, elles étaient vides, sauf celle de Bill, qui demeurait aux trois quarts pleine. L'Écossais ne put se retenir de faire la grimace, et de remarquer :

— Dire qu'il y a dans cette maison assez de whisky pour y faire flotter toute une escadre cuirassée, et l'on m'oblige à avaler ce breuvage de grenouilles...

— On sait que les crapauds buffles n'aiment que l'eau impure des marais, lança Bob qui, ne mangeant jamais, par principe, de cuisses de grenouilles, n'aimait guère qu'on le traitât de « grenouillard »...

Se jugeant quitte, Bob et Ballantine ne trouvèrent pas utiles de pousser plus loin cette petite joute oratoire. Les quatre convives se rassirent pour reprendre leur conversation là où ils l'avaient laissée au moment de porter le toast.

Cet entretien fut bientôt interrompu par l'entrée d'un domestique qui, s'approchant de Mamoudi, lui murmura quelques mots à l'oreille. Une expression de contrariété se

peignit sur les traits de l’Egyptien, qui jeta un rapide regard à sa montre, pour se lever ensuite et dire à l’adresse de ses hôtes :

— Je vais devoir vous laisser seuls durant quelques minutes, mes amis. Les importuns n’ont pas d’heure pour se manifester...

Omar Mamoudi quitta la table, et ensuite la salle. Il revint un quart d’heure plus tard, en s’excusant :

— Une vieille connaissance, un compagnon d’université qui se trouvait dépourvu d’argent. Je l’ai dépanné... C’est là un des avantages de la richesse : pouvoir venir en aide à autrui...

Il tendit la main vers la large baie permettant d’accéder à la terrasse, et continua :

— Nous allons prendre le café dehors, si vous le voulez bien, mes amis...

Ils passèrent sur la terrasse et prirent place dans de confortables fauteuils en rotin. Devant eux, au-delà de précieuses colonnades, des jardins descendaient, en larges gradins, jusqu’au pied de la colline. Plus loin s’allongeait la bande d’acier bleui du Nil et, au-delà encore, brillaient les lumières de Guizeh, cité des Pyramides et du Sphinx.

Le café à la turque fut servi dans de petites tasses de porcelaine décorée, et les quatre hommes allaient avaler la mixture noire, épaisse et onctueuse, quand ils eurent un même sursaut qui fit renverser sa tasse à Ballantine. Tout près, un cri venait de rompre le silence de la nuit. Un cri déchirant de bête blessée.

*

Bill Ballantine avait tourné la tête vers Morane, pour demander :

— Qu’est-ce que c’était ?... Un chacal ?...

— Il y en a parfois qui, venant du désert, s’aventurent de ce côté, expliqua Omar Mamoudi...

— Nous avons tous entendu glapir des chacals, fit remarquer Morane en secouant la tête, et nous savons que ce n’est pas de cela qu’il s’agit. À mon avis, c’était l’appel d’un homme blessé. Peut-être même un cri d’agonie...

— Bob a raison, intervint le professeur Clairembart en tiraillant sa barbiche de chèvre. C'était un homme...

— Peut-être quelque règlement de compte entre fellahs, dit Mamoudi en haussant les épaules. En ces temps troublés par les passions politiques, il est fréquent que les couteaux sortent. De toute façon, nous n'y pouvons rien...

— Si, nous y pouvons quelque chose, jeta Morane avec force. Si quelqu'un est blessé, nous devons lui porter secours, qu'il s'agisse ou non d'un règlement de compte. La plus stricte humanité nous ordonne...

Mais l'Egyptien interrompit son hôte, dont il acheva la phrase.

— ... de venir en aide à l'un de nos semblables en détresse. C'est exact. Pourtant, le tout est de savoir où se trouve celui que l'on doit secourir. Je parie qu'aucun d'entre nous ne serait capable de dire avec précision d'où venait ce cri...

Bob Morane, Bill Ballantine et le professeur Clairembart s'entre regardèrent, frappés par la remarque de Mamoudi. Le cri avait-il retenti devant eux, derrière, à gauche, à droite ? Ils n'auraient pu le dire...

Lentement, Bob se leva et alla au balcon, pour scruter les quasi-ténèbres de la nuit et prêter l'oreille au moindre bruit. Mais il ne perçut rien et comprit que se mettre à la recherche de l'homme qui avait crié — s'il s'agissait bien d'un homme — équivaldrait à se lancer à la poursuite d'une fourmi dans un tunnel. Seul, un nouveau cri pouvait les mettre sur la voie. Pourtant, ce nouveau cri ne semblait pas devoir se faire entendre. Il était possible que l'infortuné qui avait poussé le premier n'était plus maintenant en état de crier.

Revenant vers ses amis, Bob reprit place dans son fauteuil de rotin. Il se sentait soudain de mauvaise humeur, comme frustré. Un homme était en danger quelque part, peut-être en train de mourir, et le fait de se trouver dans l'impossibilité de le secourir blessait les sentiments chevaleresques du Français.

— Ne tirez pas cette tête, commandant Morane, dit encore Mamoudi. La nuit, on prend facilement des vessies pour des lanternes... et un beuglement d'ivrogne pour un cri d'agonie.

Tout en reconnaissant l'exactitude de la remarque d'Omar Mamoudi, Bob était certain de ne pas s'être trompé, de n'avoir pas pris, comme disait l'Egyptien, « des vessies pour des lanternes », et qu'il s'agissait bien d'un hurlement d'agonie et non d'un « beuglement d'ivrogne ».

De longues minutes s'écoulèrent sans qu'aucun des convives ne prononçât le moindre mot. À nouveau, Omar Mamoudi tenta de briser la glace tombée, telle une chape, sur les épaules de ses invités.

— Allons, messieurs, cessez de tirer ces visages d'enterrement. Nous sommes ici à un dîner d'anniversaire, ne l'oublions pas...

À ce moment, un second cri se fit entendre. À vrai dire, ce n'était pas un cri, mais plutôt un gémissement de douleur, et il avait retenti tout près, suivi d'un froissement de feuilles remuées.

À nouveau, Morane se leva en disant :

— Cette fois, il me faut en avoir le cœur net !

Il n'eut cependant pas le temps de quitter la table, car un bruit de pas hésitants grinça sur les marches de l'escalier menant au jardin et un homme émergea soudain sur la terrasse. C'était un Européen d'une cinquantaine d'années, mince et vêtu d'un complet de toile blanche souillé. Son visage bruni, couronné de cheveux blonds grisonnants et éclairé par des yeux clairs, ce qui témoignait d'une origine nordique, était tordu par la douleur, et on y lisait déjà l'approche de la mort.

Le nouveau venu fit quelques pas en direction de la table, quelques pas de paralytique essayant de triompher de son mal, puis il s'immobilisa et tendit la main vers Mamoudi, en balbutiant, en anglais :

— Omar, je...

Il s'interrompit. Son bras retomba et ses yeux se fermèrent. Ce fut tout juste s'il eut encore la force de murmurer :

— Le Temple des... Crocodiles... Achmed Hassim... Il connaît... Prenez garde... Frères d'Osiris...

Les mots moururent sur les lèvres de l'homme. Un dernier spasme tordit ses traits et il s'écroula en avant, la face contre terre. Entre ses deux épaules, un poignard était planté.

Il y avait eu un bref moment de stupeur, puis Bob, propulsé comme par une catapulte, avait bondi en avant. Il se pencha sur le corps inerte, mais il lui fallut seulement quelques instants pour se rendre compte que toute vie s'en était enfuie.

— Plus rien à faire, dit-il. Mort...

Le professeur Clairembart et Omar Mamoudi avaient échangé un long regard.

— Elgmar !... C'est Erik Elgmar... fit Clairembart..., dont la barbiche tremblait d'émotion. Vous saviez qu'il était au Caire, Omar ?

L'Egyptien secoua la tête négativement.

— Il y a trois ans que je ne l'ai vu. Trois ans, et il est là, mort...

Morane connaissait le nom d'Erik Elgmar, archéologue suédois qui, cinq ou six années plus tôt, avait fait parler de lui lors de découvertes sensationnelles dans les jungles du Guatemala. À part cela, tout ce qu'il savait, c'était qu'Elgmar venait de mourir, là, devant lui.

Les dernières paroles du Suédois semblaient avoir causé une grande impression sur Clairembart.

— Le Temple des Crocodiles, articula-t-il comme pour lui seul. Elgmar l'aurait-il découvert ?

— De quoi s'agit-il, professeur ? demanda Morane, chez lequel la curiosité prenait momentanément le pas sur la pitié envers cet homme étendu mort devant lui.

Ce fut Omar Mamoudi qui répondit :

— S'il faut en croire la légende, il s'agirait d'un sanctuaire souterrain, en plein désert de Thébaïde, servant de sépulture aux crocodiles sacrés de l'Ancienne Egypte. On dit qu'il contient de grands trésors, mais, comme personne n'a jamais pu en découvrir l'emplacement...

— Elgmar peut l'avoir découvert, cet emplacement, fit remarquer Clairembart. Avant de mourir, il a sans doute voulu vous permettre, à vous, Omar, d'en trouver le chemin, puisqu'il a prononcé votre nom pour, aussitôt après, lancer celui d'Achmed Hassim, en disant « Il connaît... » Or, si mes souvenirs sont exacts, cet Achmed Hassim était un des

meilleurs guides de toute l’Egypte. Seule la maladie l’a forcé à abandonner ce métier. Me trompé-je, Omar ?

— Non, Aristide, vous ne vous trompez pas, avoua l’Egyptien avec un peu de mauvaise grâce. Quand Hassim ressentit les premières atteintes de la lèpre et que ses traits et ses membres commencèrent à se déformer, il dut abandonner ses fonctions, car plus aucun touriste ne voulait louer ses services.

— Malgré cela, reprit Clairembart, c’est de ce même Hassim qu’Erik Elgmar a parlé avant de mourir, en affirmant qu’il « connaissait » quelque chose. Or, en se rapportant aux autres paroles de ce pauvre Erik, que pourrait-il connaître, si ce n’est l’emplacement du Temple des Crocodiles ?...

— N’oubliez pas, professeur, intervint Ballantine, que le malheureux a parlé aussi de certains Frères d’Osiris en y ajoutant l’avertissement suivant : « Prenez garde ». Si je ne m’abuse, Osiris était le dieu de la mort. Il y a là une menace certaine...

— Avez-vous une idée, Omar, quant à l’identité de ces Frères d’Osiris ? demanda Clairembart.

Le collectionneur haussa les épaules.

— Les fellahs du désert sont souvent superstitieux, et ils racontent des histoires à dormir debout. Erik se sera laissé prendre au jeu. Si l’on devait prêter attention à toutes les légendes qui se colportent ! Plus personne, de nos jours, ne croit à Osiris...

— Peut-être, peut-être, concéda Clairembart en hochant la tête. N’empêche que, dès demain, nous irons rendre visite à Achmed Hassim, puisque tel semblait être le désir d’Elgmar. C’est tout ce que nous pouvons désormais faire pour lui...

— Avant cela, fit remarquer Morane, il nous faudra nous débrouiller avec la police. Il y a eu crime, ne l’oublions pas...

Lentement, le Français avait reporté ses regards sur le corps inerte. Il le considéra longuement et serra les poings. Il ne connaissait pas Erik Elgmar, sauf vaguement de réputation ; pourtant, toujours prêt à se dresser contre l’injustice et l’arbitraire, il se sentait prêt à tenter l’impossible pour le venger, ou tout au moins pour aider à remplir ses dernières volontés.

II

Le monde peut changer, les empires s'écrouler dans le fracas des révolutions, les avions à réaction déchirer le grand silence du ciel, les buildings élever leurs hideuses faces plates, tout en yeux, au bord des fleuves aux eaux nourries du limon arrachées aux forêts millénaires, le Vieux Caire reste le Vieux Caire, presque semblable à celui que connurent les soldats de Bonaparte, et cela malgré l'offensive des bulldozers. Un labyrinthe de ruelles, tracées suivant le seul ordre de l'absurde, de passages couverts et à demi secrets aboutissant à des cours populeuses, refuges des débits de thé semi-clandestins, de restaurants servant de lieux de rendez-vous aux pillards et flibustiers de toutes sortes, d'infâmes tripots et de fumeries de haschich. Toute grande ville a ainsi ses quartiers interlopes, où les habitudes moyenâgeuses de la truanderie continuent à avoir cours – quartiers des receleurs, des faux aveugles, des trafiquants de drogue, d'armes ou d'hommes... —, et le Caire ne manque pas à la règle. Les touristes qui parcourent ces quartiers de jour ne voient que les devantures des bazars encombrées de plats et d'aiguères de cuivre, des couffins de paille habilement tressés, de tapis bariolés, de « poufs » de cuir brodé et « d'objets de fouilles » aussi peu authentiques que possible. À la nuit cependant, ces rues, grouillantes, quelques heures plus tôt de toute une populace hétéroclite, semblent se vider soudain, mais sans devenir désertes pour autant. Le long des murs, sous les cintres des arcades, des ombres silencieuses se pressent vers d'obscurs rendez-vous ; au fond des cours, derrière les vitres poussiéreuses des tripots, des rumeurs de voix montent, où se détachent les syllabes gutturales de la langue arabe. Parfois, dans les coins de passages bourrés de pénombre, des couteaux brillent et des revolvers tonnent, présidant au règlement de vieilles querelles, de sauvages vendettas. Le jour, ces quartiers vivent de la vie des arbres étendant leurs ramures en plein

soleil, faisant éclater leurs bourgeons ; la nuit, ce n'est plus que le lent et souterrain cheminement des racines.

Quand, en cette fin d'après-midi, Bob Morane, Bill Ballantine, le professeur Clairembart et Omar Mamoudi pénétrèrent dans le vieux quartier des tanneurs, il faisait entre chien et loup et une certaine animation régnait encore dans les ruelles étroites, domaine des selliers et des savetiers. Durant toute la nuit du crime, ils avaient dû répondre aux questions de la police sur le meurtre d'Erik Elgmar. Bien entendu, ils avaient eu soin de ne parler ni du Temple des Crocodiles, ni d'Achmed Hassim, ni des mystérieux Frères d'Osiris. Les enquêteurs avaient provisoirement conclu que le Suédois, attaqué par quelque chenapan, avait, blessé, cherché refuge à l'intérieur du palais, pour aussitôt y rendre l'âme. Quant aux jours suivants, Bob et ses compagnons les avaient passés à retrouver la trace d'Hassim, trace qu'ils avaient finalement découverte, après une semaine de recherches.

En dépit de cette heure fort avancée de l'après-midi, quelques savetiers demeuraient à la porte de leurs échoppes, travaillant accroupis en tailleur. Mamoudi s'approcha de l'un d'eux et lui demanda, en arabe :

— Est-ce bien dans ces parages qu'habite Achmed Hassim ?

Le savetier promena un regard méfiant sur Mamoudi et ses compagnons. Au bout d'un moment, il hocha la tête.

— Achmed Hassim ! fit-il. Le lépreux !... Peut-on savoir où il se trouve ? Une fois ici... Une fois là...

Comprenant les raisons de la méfiance du savetier, Omar Mamoudi crut bon d'insister.

— Nous ne sommes pas des policiers. Je ne crois pas d'ailleurs qu'Hassim ait quelque chose à se reprocher. Tout ce que nous voulons, c'est l'employer comme guide.

Un billet d'une livre était apparu dans la main du collectionneur. Aussitôt, le visage du savetier s'éclaira. Sa dextre se tendit comme celle d'un singe volant une noisette. En un mouvement si rapide que l'œil pouvait à peine le saisir, il cueillit le billet et l'empocha.

— Je vais vous dire, sourit-il. Vous trouverez Achmed au café d'Ali Tourah. C'est là-bas, au fond de cette impasse.

Achmed doit se trouver dans l'arrière-salle, à fumer le *kif*. Vous direz que vous venez de la part de Mohamed Ziafar...

S'avançant dans la direction désignée par le savetier, les quatre hommes pénétrèrent dans l'impasse. Celle-ci, fort étroite, permettait tout juste d'y progresser à la queue leu leu. Comme le soir était maintenant tout à fait tombé, l'obscurité était presque totale et c'était tout juste si Morane et ses compagnons pouvaient se guider sur une vague lueur brillant devant eux, à un mètre cinquante du sol environ.

Bientôt, la ruelle s'élargit un peu, et ils purent connaître l'origine de la lueur : une fenêtre voilée par une mauvaise tenture à travers laquelle filtrait la lumière d'une ou de plusieurs lampes. De derrière cette fenêtre montait un murmure de voix, coupé de temps à autre par l'éclat d'un rire.

— Pas à douter, souffla Morane, ce doit être là le café d'Ali Tourah...

— Si on y fume le *kif*, remarqua Omar Mamoudi, je doute fort que nous y soyons les bienvenus. On n'aime guère les intrus dans ce genre d'établissement.

Le rire de Bill Ballantine résonna, un peu étouffé.

— Intrus ou non, on entre. Après tout, nous ne sommes pas venus jusqu'ici pour nous en retourner sans avoir rencontré celui que nous cherchons...

— Bill a raison, opina le professeur Clairembart de sa voix enfantine. Nous sommes là pour parler au dénommé Achmed, et nous devons lui parler...

Déjà, Bob avait poussé une grossière porte de bois de cèdre, dont on devinait l'encadrement sombre dans la muraille, et, l'un derrière l'autre, ils pénétrèrent dans une salle basse et enfumée, éclairée seulement par trois ou quatre mauvaises lampes à pétrole, et où étaient attablés, serrés comme des anchois sur un toast, une vingtaine d'hommes buvant thé et café en fumant ou en jouant aux dames. Les deux tiers d'entre eux portaient de mauvais vêtements à l'européenne, salis et déchirés ; les autres cependant étaient restés fidèles à la djellaba de leurs ancêtres. Un peu à l'écart, dans un coin, un homme entre deux âges, grand et maigre, se tenait debout auprès d'un petit poêle de tôle,

alimenté lui aussi au pétrole et sur lequel il préparait le thé à la menthe et le café turc.

Quand Omar Mamoudi et les trois Européens avaient pénétré dans le bouge, tous les regards, dans lesquels l'hostilité avait vite succédé à la curiosité, s'étaient posés sur eux. Sans paraître s'en apercevoir, Bob s'était avancé entre les tables, entraînant ses compagnons derrière lui, en direction de l'homme au poêle, qui devait être le tenancier du lieu.

Ce fut encore Mamoudi qui, servi par sa connaissance parfaite de la langue arabe, prit la parole, en demandant :

— Tu es bien Ali Tourah ?

Le regard de vautour de l'homme se promena sur les nouveaux venus, comme s'il voulait percer leurs enveloppes charnelles et lire dans leurs âmes. Cette petite opération de chirurgie morale dut avoir un résultat probant, car l'homme fit d'une voix un peu réticente :

— Je suis Ali Tourah... Que voulez-vous ?

— Nous sommes envoyés par Mohamed Ziafar. Nous désirons voir Achmed...

— Il y a beaucoup d'Achmed au Caire...

— C'est d'Achmed Hassim que je veux parler. Pouvez-vous nous conduire jusqu'à lui ?

— Ali Tourah dodelina doucement de la tête en manipulant une lourde bouilloire de cuivre pleine de thé fumant.

— Et qu'est-ce que vous lui voulez, à Achmed ?

Omar Mamoudi avait eu un sourire apaisant.

— Nous ne sommes pas de la police, rassurez-vous, et Achmed n'a rien à craindre... Nous voulons l'engager comme guide, tout simplement... Alors, acceptez-vous de nous mener à lui ?

Un nouveau billet de banque était apparu au creux de la main de Mamoudi qui, en bon Egyptien, connaissait les vertus du *bakchich*. Comme Mohamed Ziafar tantôt, Ali Tourah eut un geste de prestidigitateur, et le billet accomplit une fois de plus sa destinée, qui était de passer d'une poche dans une autre.

— Suivez-moi, dit simplement le cabaretier...

Il se dirigea vers une porte, dissimulée dans un coin d'ombre et barrée seulement par une guenille de tissu rouge

faisant office de draperie. Celle-ci fut soulevée et Tourah précéda ses hôtes dans un étroit corridor éclairé par une unique lampe à pétrole, ronde et protégée par un grillage, accrochée au plafond telle une repoussante araignée de fer et de feu.

Au bout de ce corridor pendait une nouvelle draperie douteuse. Ali Tourah la souleva et fit pénétrer ses quatre visiteurs dans une salle rectangulaire où, sur des nattes, une demi-douzaine d'hommes étaient allongés, fumant leur chanvre.

Ali Tourah s'était dirigé aussitôt vers l'un des fumeurs, vêtu d'une djellaba à lignes grises et lie de vin et coiffé d'un calot de même tissu.

— Laisse ta pipe un moment, Achmed, fit simplement le tenancier du bouge. Ces messieurs veulent te parler...

*

Achmed Hassim était grand et fort, et s'il avait été bel homme jadis, il ne lui restait plus rien aujourd'hui de cette beauté. La lèpre avait boursoufflé son visage, déformé son nez et ses lèvres et un bandeau de tissu noir lui couvrait l'œil gauche. Le droit cependant, sous une paupière lourde, était plein de vie et d'intelligence. Une de ses mains, paralysée par la maladie, n'était plus qu'une serre inerte et desséchée.

Quand Ali Tourah se fut retiré, le fumeur promena les regards de son œil unique sur ses visiteurs.

— Que me voulez-vous ? interrogea-t-il en un anglais correct, mais guttural.

Ce fut Morane qui prit la parole.

— Connaissez-vous Erik Elgmar ? se contenta-t-il de demander tout d'abord.

Hassim eut un signe de tête affirmatif.

— Je le connaissais, reconnut-il.

Cet imparfait frappa aussitôt Morane et ses compagnons.

— Pourquoi dites-vous « Je le connaissais » ? demanda Bob. Vous savez qu'il est mort ?

Nouveau signe affirmatif de la part du fumeur.

— Je le sais.

Une telle franchise excluait la possibilité qu'Hassim eut trempé dans le meurtre de l'égyptologue.

— Avant de mourir, dit encore Bob, Elgmar nous a parlé du Temple des Crocodiles, en nous affirmant que vous saviez où il se trouvait.

En disant cela, le Français donnait un léger coup de pouce à la vérité, mais il ne croyait pas utile d'entrer dans les détails. L'ancien guide ne répondit pas tout de suite d'ailleurs. Il se contenta de promener à nouveau les regards inquisiteurs de son œil unique sur ses interlocuteurs. Morane comprit son hésitation.

— Vous ne devez pas craindre de nous parler. Nous ne sommes pas des bandits. Je suis le commandant Morane, et voici le professeur Clairembart, et messieurs Mamoudi et Ballantine.

Au nom de Clairembart, le visage déformé d'Hassim s'était soudain éclairé.

— On ne peut pas avoir été guide et avoir mené des égyptologues dans tous les coins du désert, articula-t-il, sans avoir entendu parler du célèbre professeur Clairembart, et votre ami répond bien à la description qui m'en a été faite il y a quelques années. Je suis persuadé en outre que vous n'êtes pas des bandits. J'ai conduit des voyageurs de toutes nationalités et de toutes sortes, et je sais juger les hommes.

Le lépreux s'interrompit. Il baissa la tête puis, la relevant vers ses interlocuteurs, reprit :

— Je connais en effet l'emplacement du Temple des Crocodiles, et cela depuis un certain nombre d'années. Je ne l'ai jamais révélé à personne car, au cours de ma jeunesse, j'ai trop violé et pillé de vieilles tombes. Je suis un homme malade maintenant, un objet de répulsion pour beaucoup ; les anciens dieux se sont vengés sur moi... Voilà quelques semaines, Erik Elgmar s'est mis en contact avec moi. Ses recherches l'avaient ruiné et il voulait que je le conduise au Temple des Crocodiles où des trésors sont entreposés. Jadis, Elgmar me sauva la vie ; j'avais une dette envers lui, et j'acceptai de lui servir de guide. À présent, il est mort, et je ne pourrai plus guère le conduire nulle part...

— Vous pourrez nous conduire, nous, fit remarquer le professeur Clairembart. Non seulement nous avons juré de venger la mort d'Erik, mais aussi d'accomplir sa dernière volonté, qui était de découvrir le Temple des Crocodiles. En outre, Erik a une fille, qu'il laisse sans doute dans la gêne. Il serait juste qu'elle profite des trésors que son père voulait découvrir.

Une crispation qui ressemblait davantage à un rictus qu'à un sourire, tordit le visage boursoufflé de l'Arabe.

— C'est justement à cause de cette fille que je ne puis vous conduire, messieurs.

Morane ne put réprimer un sursaut.

— À cause de cette fille !... Que voulez-vous dire ?...

— Tout simplement que, ayant appris la mort de son père, elle est venue aussitôt ici. Elle connaissait mon nom et savait où me trouver. Ce matin même, je lui ai donné ma parole de l'accompagner jusqu'au Temple des Crocodiles...

— Mais c'est de la folie ! s'exclama Clairembart. Je connais la fille d'Erik. C'est encore une enfant, et il est possible que ce soit justement parce qu'il voulait aller à la découverte du temple que son père a été assassiné...

— Je vous en prie, Aristide, n'exagérons rien, intervint Mamoudi. Je crois que vous avez un peu trop d'imagination...

La remarque de l'Egyptien devait passer inaperçue, car Achmed Hassim avait enchaîné aussitôt, à l'adresse de l'archéologue :

— N'oubliez pas, professeur, que les enfants grandissent et deviennent des hommes... et des femmes.

— Le danger n'en demeure pas moins, rétorqua Bob. Avez-vous déjà entendu parler des Frères d'Osiris, Achmed ?

L'Arabe mit un instant avant de répondre et, dans la pénombre, Morane eut l'impression de le voir tressaillir. Ensuite, il eut un haussement d'épaules et parla.

— Osiris n'a pas de frère. Il règne seul sur l'Au-delà et, tôt ou tard, chacun de nous devra tomber sous sa loi... *Inch'Allah* !... J'ai promis à miss Elgmar de l'accompagner, et je le ferai...

Bob Morane et ses compagnons ne crurent pas utile d'insister.

— Pouvez-vous nous dire une dernière chose ? fit Clairembart. Où pouvons-nous toucher miss Elgmar ? Son père était un de mes amis, et je lui dois également, en souvenir de lui, aide et protection...

— Il ne m'est pas interdit de vous renseigner, répondit Hassim. Miss Elgmar est descendue à l'hôtel Guerizeh. Qu'Allah soit avec vous !

Le lépreux reprit sa pipe et se remit à fumer le chanvre. Il devenait évident qu'on ne réussirait plus à lui tirer de nouvelles paroles, et Bob, Clairembart, Ballantine et Mamoudi quittèrent le bouge.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvaient dans la ruelle.

— Tout ce qui nous reste à faire, conclut Clairembart, c'est trouver un taxi pour nous rendre à l'hôtel Guerizeh...

— Un taxi ! s'exclama Ballantine. J'ai du mal à y croire que nous en découvrirons un dans le coin. Et puis, je ne vois pas très bien pourquoi nous devrions aller visiter cette miss Elgmar et nous mêler une fois encore de ce qui ne nous regarde pas.

— Il n'est pas question de se mêler ou non de ce qui ne nous regarde pas, Bill, fit remarquer Clairembart. J'ai dit qu'Erik Elgmar était un ami, et s'il a réellement été tué parce qu'il voulait gagner le Temple des Crocodiles, sa fille court un danger, dont nous devons la protéger...

Depuis le début, Bob Morane partageait l'opinion de son vieil ami ; quant à Bill, s'il avait fait la moindre remarque, c'était seulement pour la forme.

Omar Mamoudi, lui, n'eut pas le loisir de dire son avis car, s'il en avait l'intention, un fait nouveau devait l'en empêcher.

La nuit était venue à présent, totale, et les étroites venelles s'étaient dépeuplées. C'était tout juste si, par endroits, des éclats de voix sortaient de quelque café. Parfois, une ombre passait, si fugitive que l'on n'eût pu dire s'il s'agissait d'un homme ou d'un fantôme.

Soudain, d'une ruelle adjacente, six individus vêtus de djellabas débouchèrent et, dans la pénombre, des lames de poignards brillèrent.

— Attention ! jeta Morane. C'est à nous qu'ils en veulent.

Il n'y avait pas à en douter car, sans même s'être concertés, semblait-il, les six hommes s'élancèrent vers Bob et ses compagnons. Le choc, fut dur, mais il fallait autre chose que quelques couteaux pour effrayer Morane, Bill Ballantine et le professeur Clairembart, qui en avaient vu d'autres.

En effet, Bill Ballantine était fort comme un taureau et savait se servir de ses poings comme un boxeur professionnel ; le professeur Clairembart compensait sa faiblesse physique par des nerfs d'acier et une science parfaite du jiu-jitsu, qu'il avait pratiqué dès sa prime jeunesse ; quant à Bob, s'il n'avait pas tout à fait la force du colosse écossais, il était rompu à tous les sports de combat.

Les agresseurs en furent donc pour leurs frais et, sans qu'Omar Mamoudi eût même à intervenir, ils furent mis en déroute au bout de quelques minutes. Quatre d'entre eux demeurèrent sur le carreau, assommés de la plus belle manière, et les deux autres trouvèrent préférable de prendre la fuite.

Quand ils eurent disparu dans les ténèbres, Bill Ballantine éclata d'un rire triomphant.

— Les fripouilles de ce genre se sentent fortes en nombre mais, quand on montre les dents, ils détalent comme des lapins.

Le géant passa la main sur la manche de sa veste, qu'un coup de poignard avait fendue, mais sans entamer la chair.

— N'empêche, fit-il encore, qu'à quelques centimètres près...

Bill s'interrompit, pour demander ensuite, à l'adresse de Morane :

— Que pensez-vous qu'ils nous voulaient, commandant ?

Ce fut le professeur Clairembart qui répondit.

— Sans doute des voleurs, Bill. Ils nous ont assaillis dans l'intention de nous dévaliser... Voyez-vous une autre explication, Omar ?

Mamoudi, qui se trouvait un peu à l'écart et n'avait pas eu, on s'en souvient, le temps de se mêler à la bagarre, tant celle-ci

s'était déroulée rapidement, Mamoudi donc se rapprocha de ses compagnons.

— Une autre explication ? Je me demande bien laquelle... De vulgaires voleurs, comme vous venez de le dire, Aristide. Il est dangereux d'errer, le soir tombé, dans ces quartiers mal famés...

Jusqu'alors, Morane n'avait pas prononcé une seule parole. Dans sa main droite, il tenait un petit objet arraché au cours du combat à l'un des agresseurs. Tirant une minuscule lampe électrique de sa poche, il fit de la lumière pour éclairer l'objet en question. C'était une sorte de camée en pierre verte destiné à être porté au cou, à en juger par le cordon auquel il était attaché, et sur lequel était gravé l'image hiéroglyphique d'un homme assis et coiffé d'une haute tiare, ou pschent, flanquée de deux plumes d'autruche stylisées.

Clairembart s'était penché sur l'objet et avait sursauté, en murmurant :

— Osiris !... C'est le signe d'Osiris !...

III

L'hôtel Guerizeh était sis dans le quartier du même nom, sur une grande île au milieu du Nil, et Bob et ses compagnons s'y rendirent sans attendre, car l'agression dont ils avaient failli être les victimes, avec le signe d'Osiris à la clé, n'était pas pour les rassurer sur le sort de miss Elgmar. Ils ne savaient pas encore qui étaient ces Frères d'Osiris, dont l'égyptologue avait parlé avant de mourir, mais ils devinaient qu'il n'y avait rien de bon à attendre d'eux.

Sigrid Elgmar était grande et mince comme beaucoup de filles du Nord, et si sa beauté se révélait un peu trop classique, un peu froide, de grands yeux couleur de myosotis venaient mettre une intense lumière dans son visage finement sculpté, à la peau hâlée de sportive, et qu'entourait une chevelure d'ambre blond. Elle avait tellement changé depuis son adolescence que, si elle reconnut Clairembart, ce dernier ne la reconnut pas, lui. Comme l'avait dit Achmed Hassim, « les enfants grandissent et deviennent des hommes... et des femmes ».

Visiblement, à la tristesse de ses regards, on se rendait compte que la jeune fille se trouvait dans un désarroi total. Aussi fut-ce avec joie qu'elle accueillit ; le vieil ami de son père, ainsi que ses compagnons, qu'elle reçut dans le salon de lecture de l'hôtel.

— Dès qu'un télégramme de notre ambassade m'apprit la mort de mon pauvre père, expliqua-t-elle, je pris l'avion pour le Caire, où je débarquai hier, dans la soirée. Dans sa dernière lettre, mon père m'avait indiqué l'endroit où, au cas où un accident lui surviendrait, je pourrais trouver Achmed Hassim...

— Pourquoi votre père aurait-il pris une telle précaution ? interrogea Morane. Se sentait-il menacé ?

La jeune suédoise eut un geste vague.

— Je ne sais, articula-t-elle d'une voix rêveuse. Il ne m'en a rien dit, peut-être pour ne pas m'alarmer... Pourtant, depuis

quelque temps, dans ses lettres, je sentais sourdre une inquiétude...

Elle s'interrompit, demeura un instant silencieuse, puis reprit :

— Ce matin, j'allai trouver Hassim et, en vertu de la parole qu'il avait donnée à mon père, et aussi de la dette de reconnaissance qu'il avait envers lui, il accepta de me conduire jusqu'au Temple des Crocodiles. Dans deux jours, nous partirons pour Assiout et, de là, nous nous enfoncerons à travers la Thébaïde...

— Puis-je vous poser une question, peut-être indiscrete, miss Sigrid ? dit Clairembart quand la jeune fille se fut tue.

— Faites, professeur... Si je puis y répondre...

— Faut-il absolument que vous accomplissiez ce voyage ?

— Je le crains, oui, répondit sans hésiter miss Elgmar, et cela pour deux raisons. La première est que mon infortuné père voulait à tout prix être le premier à découvrir ce légendaire Temple des Crocodiles, et qu'en prenant sa suite j'ai l'impression de l'aider, même après sa mort, à accomplir ce vœu. D'autre part, il me faut voir la chose sous un angle plus matériel. Les travaux et recherches de mon père ont coûté fort cher, pour finir par engloutir toute sa fortune. En mourant, il ne me laisse que des dettes. Les trésors cachés dans le temple pourront m'aider à payer celles-ci...

— Les trésors ! s'exclama Omar Mamoudi. Il faudrait avant tout qu'ils existent... J'ai assez bien connu votre père, miss, et si j'avais de la sympathie pour lui, je n'ai jamais pu m'empêcher de le trouver... euh !... un peu illuminé...

L'Egyptien fit une pause, pour reprendre presque aussitôt :

— Croyez-moi, mieux vaut abandonner ce projet... Je n'irai pas, comme le commandant Morane, monsieur Ballantine et le professeur Clairembart, jusqu'à croire à l'existence de mystérieux Frères d'Osiris, coupables du meurtre de votre père et prêts à nous empêcher à tout prix à atteindre ce temple fantôme, mais néanmoins le désert n'a rien d'un lieu édénique et si, jadis, les anachorètes décidèrent de s'y fixer, c'est justement parce qu'il ressemblait davantage à l'enfer, qu'ils voulaient vaincre, qu'au paradis.

Quelque chose, dans le ton de Mamoudi, dut déplaire à Sigrid Elgmar, car elle réprima un mouvement d'impatience. Clairembart crut bon d'appuyer les remarques de l'Égyptien.

— Monsieur Mamoudi a raison, dit-il. Je suis archéologue, comme votre père, miss Sigrid, vous le savez, et si j'ai à plusieurs reprises entendu parler du Temple des Crocodiles, je ne connais personne qui ait pu y accéder. Jusqu'à nouvel ordre, je le considère donc comme une chimère, et je vous conseille de ne pas vous entêter. On ne gagne jamais rien à courir après les mirages.

Pendant cet échange de vues, Bob Morane observait Sigrid Elgmar avec attention. La jeune fille lui plaisait car, en dépit de la disparition récente de son père, elle ne montrait pas ce désespoir excessif, et souvent ostentatoire, fréquent en pareil cas. Sa tristesse, qui semblait évidente, demeurait digne et dénotait une âme solidement trempée et droite, peu soucieuse des artifices. « Assurément courageuse et fière, la petite », songeait Bob, qui aimait justement les gens courageux et fiers. Bien sûr, en plus de ces qualités du cœur, Sigrid en possédait au moins une autre : sa beauté, — mais celle-ci n'entrait pas en compte pour l'instant.

« Va-t-elle se ranger aux sages avis de Mamoudi et du professeur ? » se demandait Bob. En lui-même, il souhaitait qu'elle ne le fît pas, et un regard que lui lança Ballantine l'assura que le colosse formulait le même vœu.

Aussi fut-ce avec un certain contentement que les deux amis entendirent la jeune Suédoise déclarer :

— Mirage ou non, professeur, j'ai décidé de gagner le Temple des Crocodiles, et personne ne m'en empêchera... N'oubliez pas, d'ailleurs, que Hassim affirme connaître l'emplacement du temple, ce qui semble prouver son existence...

Le rire jeune et clair d'Aristide Clairembart éclata.

— Ah ! vous êtes bien la fille de votre père, miss Sigrid... Quand vous avez une idée en tête, pas moyen de vous en faire démordre...

C'est à ce moment que Morane intervint, en disant :

— Eh bien ! puisqu'il semble impossible de faire entendre raison à miss Elgmar, il ne nous reste plus qu'une chose à

tenter : la convaincre de nous permettre de l'accompagner. De cette façon, quoi qu'il arrive, Frères d'Osiris ou non, nous serons là pour la protéger...

*

À la proposition de Morane, qui ne devait surprendre ni Clairembart ni l'Écossais, un long silence succéda. Visiblement, cette offre inattendue devait prendre la jeune fille de court. L'archéologue comprit son hésitation, car il enchaîna :

— Je voudrais que vous soyez certaine de n'avoir rien à craindre de nous, miss Sigrid. Notre désintéressement est total, n'en doutez pas...

— Oui, total, compléta Ballantine. Nous avons déjà rencontré tant de trésors sur notre route que, si nous devons dormir sur un matelas bourré d'émeraudes et de diamants, cela ne nous fait plus ni chaud ni froid. Pour tout vous avouer même, nous préférons généralement une couche en duvet.

— C'est tout à fait exact, approuva Morane. Nous sommes des sybarites, mes amis et moi, et nous préférons notre confort au clinquant de fausses richesses. Cela ne nous empêchera pas d'affronter la chaleur torride du désert afin de vous porter secours si le besoin s'en faisait sentir. À moins, bien entendu, que vous n'ayez réellement pas confiance en nous, ce qui nous mettrait au désespoir, croyez-le...

Une légère rougeur colora davantage encore les joues hâlées de la jeune fille et une expression d'embarras couvrit ses traits.

— Je sais pouvoir compter sur votre franchise, messieurs. Je connais le professeur Clairembart, et je suis assurée que, jamais, ses amis ne me décevront. J'aimerais pouvoir accepter votre proposition, mais je crains que cela ne me soit impossible...

— Impossible ? demanda Bob. Que voulez-vous dire ?

— Vous avez parlé d'un danger, ne l'oubliez pas... Mon père est mort, peut-être justement parce qu'il voulait atteindre le Temple des Crocodiles. Vous-mêmes, cette nuit, avez été attaqués. Si ce danger est réel, je ne veux pas que vous risquiez vos vies...

— Si ce danger est réel, répéta Bob d'une voix forte, c'est une raison de plus pour que nous nous entêtions dans notre décision de vous protéger. En supposant que ces Frères d'Osiris existent et qu'ils vous veulent du mal, vous ne serez pas de taille à vous défendre contre leurs entreprises. S'ils ont assassiné votre père, ils n'hésiteront pas à vous assassiner vous aussi... Nous, au contraire, avons à de nombreuses reprises été amenés à combattre de tels ennemis, pour, sans être infaillibles, finir par en triompher...

Et, comme la jeune fille ouvrait la bouche pour protester, Morane lui coupa la parole.

— Non, miss Elgmar, jeta-t-il d'une voix forte, n'essayez pas de nous décourager. Si vous êtes en danger, nous vous protégerons, que vous le vouliez ou non. Dès à présent, nous nous attachons à vos pas et, si les Frères d'Osiris se montrent...

Le rire tonitruant de Bill Ballantine fit vibrer les murs du salon de lecture.

— S'ils se montrent, nous les écraserons comme des noix !

Et, tout en prononçant ces paroles, le géant ouvrait et refermait des mains larges comme des roues de brouettes.

Le professeur Clairembart s'était tourné vers Mamoudi, auquel il demanda :

— Qu'en pensez-vous, Omar ?

L'Egyptien eut une hésitation. D'une main soignée, il lissa longuement sa chevelure couleur d'acier.

— Ce que j'en pense, Aristide ? La même chose que vous sans doute, que nous devons aider miss Sigrid à découvrir son temple fantôme. Entre nous, d'ailleurs, je ne crois pas que nous risquions grand-chose à jouer les héros car, si vous voulez mon avis, les Frères d'Osiris appartiennent à la plus pure des fictions. Erik s'en sera laissé conter par quelque fellah facétieux. Un peu plus tard, voilà quelques jours donc, quand les malandrins l'attaquèrent, il pensa avoir affaire à ces hypothétiques Frères d'Osiris...

Le professeur Clairembart se tourna vers Sigrid Elgmar et dit avec entrain :

— Eh bien ! voilà, Sigrid, tout ce qui vous reste à faire désormais, c'est d'accepter notre parrainage. À un contre

quatre, je ne vois pas très bien comment vous pourriez parvenir à nous faire changer d'avis...

Sigrid Elgmar eut un geste las et un pâle sourire éclaira son beau visage jusqu'alors figé par le chagrin.

— Je ne tenterai plus de vous faire changer d'avis, fit-elle d'une voix tremblante d'émotion. Vous êtes de braves cœurs et je ne voudrais pas vous décevoir en refusant une nouvelle fois votre aide. Je sais que vous mettrez tout en œuvre pour m'aider à atteindre le Temple des Crocodiles...

Elle s'interrompit, puis sa voix baissa d'un ton quand elle continua :

— ... et à venger mon malheureux père.

— Nous ferons tout pour cela, jeta Morane d'une voix ferme. Si nous trouvons les coupables, soyez certaine qu'ils paieront leur crime...

— Quant aux Frères d'Osiris, s'ils existent, enchaîna Bill Ballantine, je répète que nous ferons avec eux comme avec de vulgaires noix. Mais je doute qu'après la raclée que nous leur avons passée tantôt, ils osent encore se montrer. Trop clampins pour ça !...

Mais l'Ecosais aurait peut-être changé d'avis s'il avait su que le drogman de l'hôtel, qui se trouvait nonchalamment adossé à un pilier, à l'entrée du salon de lecture, et semblait penser à la mort de Sésostris, portait, sous ses vêtements à l'européenne, un petit pendentif fait d'une pierre verte sur laquelle était gravé un hiéroglyphe représentant l'image stylisée d'un homme accroupi et coiffé d'un pschent garni de plumes d'autruche.

IV

Pour atteindre le désert de Thébaïde, en partant du Caire, il faut gagner Assiout, sur le Nil, à environ trois cents kilomètres en amont du fleuve. Assiout, la ville la plus importante de la Haute-Egypte, possède quelque 120.000 habitants. Jadis, aux âges pharaoniques, elle n'occupa qu'un rôle secondaire, ses princes demeurant les vassaux de ceux de Thèbes et d'Héraclopolis. Ayant pour divinité principale le dieu chacal Oupouat, Assiout – ou, mieux, *Siâout*, en égyptien – était connu dans le monde grec, qui ne devait posséder que de très vagues notions de zoologie, sous le nom de Lycopolis, ou « ville du loup ». À l'époque musulmane, cette cité, devint la capitale du Saïd et dut sa prospérité à son commerce, car elle recevait les caravanes venues du Darfour, et son marché d'esclaves était le plus important de toute l'Egypte. Aujourd'hui, Assiout est une cité de petite industrie et de tourisme. On y manufacture des cotonnades, des poteries de fantaisie et des objets d'ébène et d'ivoire. Quant au tourisme, il a pour but l'importante nécropole creusée dans les collines, non loin des berges du fleuve.

D'Assiout, qu'ils avaient joint sans histoire, Bob Morane, Sigrid Elgmar et leurs compagnons, auxquels était venu se joindre Achmed Hassim, durent, après plusieurs heures de navigation, atteindre le mouillage de Meguel-Qual, sur la rive droite du Nil. Là, Hassim, ayant quitté Assiout avec une demi-journée d'avance, avait réuni une douzaine d'ânes et de mulets devant servir de montures et de bêtes de bât. Afin que le but de l'expédition demeurât secret, aucun indigène, à part l'indispensable Achmed, bien sûr, ne l'accompagnait.

En se dirigeant vers le sud-est, la cohorte, en tête de laquelle chevauchait le guide lépreux, franchit une étroite plaine où paissaient des moutons, pour atteindre les premières montagnes de la chaîne arabique, à travers laquelle on s'enfonça en empruntant d'étroits chemins escarpés, remplis de pierres

roulantes comme le lit des torrents à sec. À gauche, à droite, les rochers se dressaient, d'un gris violacé. Le vent du désert, la chaleur du jour et le froid de la nuit les avaient étrangement sculptés, en forme de fers de lance ou de cagoules pointues. À leurs sommets, par endroit, un petit aigle était posé, appartenant au décor, semblait-il, et fixant les hommes de ses petits yeux noirs et cruels, comme s'il voyait en eux une éventuelle provende.

Arrivés au sommet du premier contrefort, les voyageurs s'arrêtèrent un long moment pour regarder dans la direction d'où ils venaient et jouir de l'admirable spectacle s'offrant à eux. Au pied des collines, les moutons ressemblaient maintenant à de minuscules touffes de coton sur l'étendue verte et grise des pâturages pauvres. Au-delà de la plaine, c'était le Nil, avec son double ourlet de verdure, ses villages bagués de palmiers. Au loin, sortis des brumes de la vallée, Assiout dressait les doigts blancs de ses minarets et, plus loin, à l'ouest, on distinguait les cimes bleutées des collines du désert lybique, que séparaient des vallées fertiles. Au nord, au sud, le fleuve se perdait dans des nappes de végétation et de brume.

L'avance reprit et, bientôt, le second versant de la première chaîne franchi, l'expédition accéda à un assez vaste plateau dévoré par le soleil et dont une grande partie était couverte de pierres rougeâtres, polies et arrondies comme ces boulets de granit que l'on trouve sur les anciens champs de bataille.

Ces étranges formations avaient une légende, et Achmed Hassim la rapporta à ses compagnons.

— Jadis, commença-t-il comme tous pressaient leurs montures autour de la sienne, ce plateau était habité par un paysan nommé Daklé, qui y cultivait des pastèques, les plus belles de toute l'Egypte affirmait-on. Malheureusement, ce Daklé était un homme emporté et, un jour, à la suite d'on ne sait quelle contrariété, il proféra des blasphèmes si violents qu'Allah décida de le châtier. Les champs fertiles se transformèrent en désert et les pastèques en pierres. Quant à Daklé lui-même, il fut changé en un rocher aussi dur que son propre cœur...

Telle était la légende fantastique de cette contrée désolée sur laquelle, réellement, semblait planer une malédiction.

Partout, ce n'étaient que soleil et rocs calcinés, sans un point d'eau, sans une maigre étendue de verdure.

— Vraiment, conclut Morane, en blasphémant et en encourageant la colère d'Allah, ce Daklé nous a joué un bien mauvais tour. Si, au lieu de ces boulets de pierre, nous avions pour le moment quelques succulentes pastèques à nous mettre sous la dent...

— Sans compter, fit remarquer Ballantine, que ces pastèques devaient être de belle taille, si j'en juge par celle de certains de ces boulets...

En effet, quelques-uns des boulets en question étaient si gros qu'un homme aurait pu s'asseoir à califourchon sur l'un d'eux sans que ses pieds touchent le sol...

À travers le plateau, l'avance continua, monotone, sans qu'aucune nouvelle parole ne fût échangée. Hassim semblait suivre une route précise car, en aucun moment, il ne devait marquer la moindre hésitation.

Bientôt, le champ de boulets prit fin, mais non le désert, qui s'étendait à l'infini, entrecoupé seulement par des collines érodées, en forme de mamelons polis par le vent et craquelés par la chaleur et le gel. De temps à autre, un chacal débouchait de derrière un rocher, s'immobilisait durant un bref moment, pour lancer un regard vers les hommes et disparaître ensuite en poussant un jappement de frayeur.

Le paysage changea encore.

À perte de vue, ce furent les grandes vagues jaunâtres de collines basses semées de pitons aigus, de crêtes déchirées s'élevant comme des récifs au-dessus d'une mer pétrifiée.

Vers midi, les membres de l'expédition mangèrent à l'abri d'un roc en surplomb et Sigrid Elgmar en profita pour demander au guide dans combien de temps, à son avis, on arriverait à destination.

Hassim n'hésita pas un seul instant.

— Pas avant la nuit, répondit-il. Peut-être même serons-nous obligés de marcher encore durant plusieurs heures après la tombée du jour. Cela dépendra du chemin que nous parcourrons cet après-midi...

L'après-midi en question fut torride et mulets et ânes ne parurent pas décidés, en dépit des insistances de leurs maîtres, à se presser outre mesure, ce qui fit que, quand le jour déclina, rien qui rassemblât à un temple n'était encore en vue.

Achmed, qui chevauchait toujours en tête de la colonne, arrêta sa monture et se tourna vers ses compagnons.

— Il nous faudra encore au moins deux heures avant d'arriver à destination, dit-il. Que préférez-vous ? Nous arrêter et camper ici, ou continuer ?...

— Je propose de continuer, fit Omar Mamoudi. Je suis pressé de savoir à quoi m'en tenir sur ce Temple des Crocodiles, dont je doute d'ailleurs encore de l'existence...

— Oui, c'est cela, continuons, enchaîna Ballantine. Nous avons avancé toute la journée. Ce ne seront pas quelques heures de plus qui...

Mais Morane interrompit son ami.

— Dans quelques instants, l'obscurité sera tombée et, si la nuit tous les chats sont gris, rien n'y ressemble plus à un rocher qu'un homme...

— Un homme ! s'exclama Bill. Et d'où sortirait-il, commandant ? Tout ce que nous avons aperçu comme êtres vivants jusqu'ici étaient des aigles et des chacals...

— Peut-être, Bill, peut-être... Pourtant, si l'on doit nous tendre une embuscade, c'est une fois la nuit tombée qu'on le fera...

Mamoudi se mit à rire narquoisement.

— Une embuscade ? Et pouvez-vous nous dire qui nous jouerait ce mauvais tour, commandant Morane ?... Vos Frères d'Osiris, sans doute ?

— Pourquoi pas ? interrogea Bob sur un ton légèrement agressif, jusqu'à présent, nous avons plus de preuves de leur existence que du contraire. Alors, mieux vaut nous méfier... Une précaution n'a jamais été superflue...

— Mais, ma parole, on dirait que vous avez peur, commandant Morane, fit Mamoudi sur le même ton narquois que précédemment.

Le Français ignora cette remarque qui, pour tout autre que lui, aurait pu paraître blessante. Il se contenta de se tourner vers Clairembart, pour demander :

— Quel est votre avis, professeur ?

Le savant rajusta ses lunettes cerclées d'acier et haussa les épaules.

— Je crois que, tout compte fait, Omar a raison. Pourquoi voir tout en noir et ne pas continuer ? Pour tout vous avouer, Bob, je suis impatient également de voir à quoi ressemble ce Temple des Crocodiles...

— Et si nous finissions par où nous aurions dû commencer ? fit Morane. Demandons à miss Sigrid de trancher la question. Après tout, cette expédition est la sienne, ne l'oublions pas, et c'est à elle de décider...

Tous s'étaient tournés vers la jeune fille, mais celle-ci devait être empoignée par la même impatience que Ballantine, Mamoudi et Clairembart car, sans hésiter, elle décréta :

— Continuons, si vous le voulez bien, mes amis...

C'est à ce moment que plusieurs coups de feu crépitèrent et que des balles vinrent soulever la poussière du sol et frapper le rocher autour des voyageurs, sans heureusement toucher aucun d'entre eux.

*

— Tous à terre ! avait crié Bob Morane. Tous à terre !

Arrachant la carabine accrochée à sa selle, et qui était destinée à la chasse au cas où le voyage se prolongerait et que l'on eût besoin de viande fraîche, il sauta à bas de sa monture et se jeta à plat ventre derrière les rochers, imité en cela par ses compagnons. De nouveaux coups de feu éclatèrent, mais sans faire plus de dégât que précédemment.

Les six membres de l'expédition étaient à présent allongés côte à côte, pas plus fiers qu'il ne fallait, on le devine.

— On avait parlé trop vite, fit Ballantine sur un ton d'amère gouaille. Voilà le baroud qui commence... Qui c'était les canardeurs, à votre avis commandant ?

— Si je disais qu'il s'agit des Frères d'Osiris, répondit Morane, monsieur Mamoudi me rirait au nez... et le professeur dirait que je vois tout en noir. Pour ne blesser personne, supposons qu'il s'agit de Cartouche et de ses brigands.

— En tout cas, ils tirent avec autant de précision que s'ils étaient aveugles, constata encore l'Ecossais. Frères d'Osiris, ou la bande à Cartouche, ce sont de, fameux maladroits. Heureusement pour nous d'ailleurs, car s'ils avaient été des émules de Buffalo Bill, qu'est-ce qu'on dégustait les amis !

Omar Mamoudi s'adressa à Hassim.

— Sais-tu qui cela peut être, Achmed ?

— Non, je ne sais pas, répondit le guide. Peut-être des pilliers de trésors qui essayent de nous empêcher d'approcher du temple...

Le silence s'installa entre les cinq hommes et la jeune fille et les secondes, les minutes, s'écoulèrent. Aucun nouveau coup de feu n'avait été tiré, mais il n'était guère difficile de comprendre que, si quelqu'un montrait la tête, la fusillade recommencerait aussitôt.

— Cela ne peut pas continuer de cette façon, rugit Morane au bout d'un moment. Il nous faut retourner la situation en notre faveur...

— Tout à fait d'accord avec vous, Bob, coupa Clairembart. Mais comment s'y prendre ? Si nous bougeons, ils vont recommencer à nous canarder. Ces gens-là tirent peut-être mal, mais une balle perdue est aussi mortelle qu'une autre...

Morane désigna un haut rocher ressemblant un peu à une muraille de château fort, à cause des grossiers créneaux taillés à son sommet par la nature, et qui se dressait à deux cents mètres environ de l'endroit où ils se trouvaient.

— À mon avis, d'après ce que j'ai pu observer, expliqua le Français à mi-voix, les coups de feu n'ont pu être tirés que de là-haut. Il n'y a d'ailleurs pas de situation plus idéale dans les parages... Voilà ce que je compte faire : pendant que vous amusez nos tirailleurs à la manque, je vais tenter de contourner leurs positions et de voir à quoi ils ressemblent...

Cette proposition parut effrayer Sigrid Elgmar.

— Non, commandant Morane, cela pourrait être dangereux ! Inutile de vous exposer pour nous. S'il vous arrivait malheur, toujours je m'en voudrais de vous avoir entraîné dans cette aventure...

Dans la pénombre, Bob sourit.

— Pour commencer, vous ne m'avez pas entraîné dans cette aventure, comme vous dites, mais je me suis imposé, tout comme mes amis d'ailleurs. Et puis...

— Et puis, enchaîna Bill en faisant allusion aux récentes paroles d'Omar Mamoudi, le commandant Morane n'aime pas beaucoup qu'on dise qu'il a peur. Quand cela lui arrive, il le reconnaît lui-même. Mais que cela vienne d'un autre, et il se hérisse comme un porc-épic qui vient de se faire psychanalyser.

Le colosse s'interrompt, puis reprend :

— D'ailleurs, ne craignez rien, miss, le commandant a la baraka. Verni comme les ongles d'une élégante qu'il est...

— Un jour, prophétisa Mamoudi, qui décidément semblait en veine d'agressivité, sa chance le quittera et, adieu commandant Morane !

Le collectionneur continua, s'adressant cette fois directement à Bob :

— Si j'étais à votre place, je demeurerais bien tranquille. Nous sommes à l'abri ici, et il est possible que nos agresseurs se fatiguent avant nous...

Mais le Français secoua la tête.

— Il ne faut pas trop compter sur un miracle. Je crois la réussite possible, et je vais tenter le coup. Ce n'est pas la première fois que je me trouve dans une situation semblable, et je sais comment y parer...

Il s'interrompt, pour reprendre presque aussitôt, à l'adresse du guide :

— Pendant que je m'éloigne, Achmed, vous allez parlementer avec nos ennemis, leur proposer de leur abandonner nos équipements s'ils nous laissent en paix. Offrez-leur de l'or, des diamants, tout l'argent entreposé dans les coffres de la National Bank du Caire... Peut-être ne vous répondront-ils pas, mais ce qui compte, c'est que vous parliez longtemps pour détourner leur attention, les empêcher

d'entendre le bruit que je pourrais faire en essayant de les surprendre.

— Soyez sans crainte, dit le lépreux. Quand il le faut, Achmed Hassim est plus bavard qu'un muezzin en haut de son minaret à l'heure de la prière...

Sans marquer la moindre hâte, avec des mouvements précis et sobres, Bob entreprit de passer sa carabine en bandoulière. Il venait d'y parvenir, quand Sigrid Elgmar lui glissa, de cette voix étouffée employée jusqu'ici au cours des conversations :

— Surtout, soyez prudent, commandant Morane. Je sais que le danger que vous allez courir, vous le courrez à cause de moi. Alors...

Il y avait un tel accent d'intérêt amical dans le ton de la jeune Suédoise que Bob s'en sentit touché. Il laissa échapper un léger ricanement.

— Alors, petite fille, murmura-t-il, j'aimerais que vous vous mettiez dans la tête que je n'ai qu'une vie et que j'y tiens comme un avare à son or...

Il se tourna vers le guide et lança, dans un souffle :

— Allez-y, Achmed, entamez les pourparlers !...

Presque aussitôt, la voix du lépreux s'éleva, et les syllabes gutturales de la langue arabe déchirèrent le silence de la nuit comme autant de poignards. Achmed n'avait pas menti. Sa voix portait et Bob se rendit vite compte que, pour ce qui était de parler pour ne rien dire, il en aurait remontré à un camelot des Grands Boulevards.

Le Français sourit de satisfaction et, protégé par la volubilité du guide, il se glissa en rampant parmi les rochers.

V

Couvert par les glapissements frénétiques, et quelque peu exagérés de Hassim, Bob Morane avait rampé jusqu'à une certaine distance de l'endroit où ses compagnons étaient demeurés tapis. Ce fut seulement quand il se jugea suffisamment éloigné, et bien protégé par les rochers, de façon à ne pas risquer d'être aperçu par l'agresseur, qu'il se redressa et mit la carabine au poing. Il entreprit alors d'effectuer un grand mouvement tournant, qui le porterait à l'arrière de la muraille rocheuse.

Bob allait vite, le dos légèrement ployé. Avec une souplesse d'Indien, il bondissait entre les quartiers de roc et, comme la voix d'Achmed continuait à couvrir le moindre bruit, il pouvait presser l'allure.

Il lui fallut quelques minutes à peine pour contourner la muraille qui, à vrai dire, n'avait l'apparence de muraille que d'un côté. D'où Bob se trouvait maintenant, il apercevait un plan incliné qui se terminait là-haut par une étroite corniche bordant l'à-pic. C'était sur cette corniche, dont l'arête extrême était taillée en créneaux, que se tenaient six hommes. La lumière de la lune étant assez vive, Morane pouvait les distinguer nettement. Ils étaient vêtus de burnous et de turbans et, lui tournant le dos, braquaient des carabines vers l'endroit où Bob se trouvait quelques minutes plus tôt en compagnie, de ses amis.

Tapi dans l'ombre d'un rocher, Morane sourit en songeant combien la vie était une chose variée, surprenante en elle-même. Quelques jours plus tôt, ses amis et lui étaient en plein drame à propos de la mort d'Erik Elgmar et de l'agression dont ils avaient failli être les victimes après leur entrevue avec Hassim. Ensuite, l'égyptologue ayant trouvé une sépulture au cimetière chrétien du Caire, le calme semblait être revenu. Il y

avait eu ce voyage sans histoire, et voilà qu'à présent tout rebondissait, que l'on se retrouvait en pleine bagarre.

« Peut-être ceci n'a-t-il rien à voir avec les événements précédents, songeait Morane, et sont-ce là de vulgaires pillards. »

Avec soin, il inspectait le plan incliné. Celui-ci était presque lisse et ne pouvait offrir aucun abri. Néanmoins, il décida de risquer sa chance et, courbé, il se mit à grimper à pas lents. Les six hommes en burnous lui tournaient toujours le dos, attentifs sans doute à ce que continuait à crier Achmed.

Bob n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres du sommet quand, soudain, la voix du guide cessa de retentir. C'est à ce moment précis que le pied du Français heurta une pierre et la fit rouler le long de la pente. Le bruit qu'elle fit parut, dans le silence, avoir la violence d'un tocsin, et les six hommes, alertés, se retournèrent tous ensemble et aperçurent Morane.

« Aïe ! Songea celui-ci, me voilà cuit !... Et pas un coin pour me terrer ! »

Déjà, l'un des forbans épaulait sa carabine. Bob se laissa tomber à plat ventre, et il entendit la balle siffler au-dessus de lui. À nouveau, l'homme tira, plus bas cette fois, et de petits nuages de pierre pulvérisée par les projectiles s'élevèrent à ras du sol, à un mètre à peine devant Morane. Ce dernier comprit qu'il lui fallait agir, que si l'autre ajustait à nouveau son tir, il risquait fort de se faire truffer de plomb.

Rapidement, il épaula à son tour, visa et pressa la détente. Touché en pleine poitrine, l'agresseur s'écroula. Mais déjà, un autre s'apprêtait à ouvrir le feu. Se propulsant à l'aide des coudes, Bob se fit rouler de côté, et les balles allèrent frapper le sol à l'endroit où il se trouvait une seconde plus tôt à peine.

À nouveau, Morane épaula et tira, et le second adversaire s'affaissa auprès de son complice.

« Et de deux ! Songea Morane. Mais il en reste quatre, et s'ils se mettent à me canarder en même temps, j'aurai bien peu de chance de m'en tirer... »

Mais les quatre survivants ne semblaient pas disposés à servir de cible à un tireur aussi habile, et ils trouvèrent plus sage

de décamper. Ils se mirent à courir vers un éboulis de blocs cyclopéens amoncelés vers la droite.

— Arrêtez ! hurla Morane en arabe. Arrêtez, ou je tire !...

Mais il ne pouvait se résoudre à abattre des hommes qui lui tournaient le dos, et les quatre fuyards disparurent entre les rochers. Ils devaient avoir dissimulé là leurs montures, car, quelques secondes plus tard, Morane entendit le bruit d'une galopade s'éloignant en direction de l'ouest, c'est-à-dire vers le Nil.

Jugeant que la nuit et l'état du terrain rendaient toute poursuite difficile. Bob décida d'abandonner les quatre scélérats à leur sort. Remontant lentement la déclivité, il alla s'occuper des deux hommes qu'il avait abattus. Ils étaient morts, frappés chacun d'une balle en plein cœur. C'étaient des Arabes et, sous leurs vêtements, Bob trouva, sur chacun d'eux, un camée de pierre verte suspendu au cou par un lacet et portant gravé l'hiéroglyphe du dieu des morts.

Une nouvelle fois, les Frères d'Osiris venaient de se manifester, et tout continuait à indiquer qu'ils ne reculeraient devant aucun crime pour mener à bien leurs obscurs desseins.

*

Assis autour d'une pierre plate, où Bob avait posé les deux pendentifs, les membres de l'expédition demeuraient maintenant songeurs. Ballantine dirigeait le faisceau d'une torche électrique sur les camées, les éclairant en plein.

— Cette fois, il n'y a plus à douter, dit le professeur Clairembart en tiraillant les poils de sa barbiche, les Frères d'Osiris existent bel et bien. La découverte d'un seul de ces signes pouvait paraître une coïncidence. Trois, un au Caire et deux ici, c'est trop, beaucoup trop... Qu'en pensez-vous, Omar ?

Mamoudi mit une certaine réticence pour répondre :

— Il me faut reconnaître que cela commence à devenir troublant. Au départ, j'étais incrédule, mais maintenant...

Le collectionneur se tut et demeura un instant songeur ; ensuite, il reprit :

— Ce que je me demande, c'est quels pourraient être les buts d'une organisation comme celle de ces... Frères d'Osiris ?

— Voilà une question à laquelle il serait bien difficile de répondre avec précision, dit Morane. Ce qui me semble évident, c'est qu'ils veulent nous empêcher d'atteindre le Temple des Crocodiles, en faveur de l'existence duquel cette insistance criminelle plaide d'ailleurs...

Jusqu'alors, miss Sigrid n'avait pas prononcé la moindre parole. Finalement, elle se décida.

— Croyez-vous, demanda-t-elle à l'adresse de Bob, que ces Frères d'Osiris soient responsables de la mort de mon père ?

— J'en doute de moins en moins, dit Morane. Ce sont eux également qui nous ont assaillis, dans le Vieux Caire. Et, ce soir, s'ils avaient été meilleurs tireurs, ils nous auraient probablement abattus jusqu'au dernier...

Une expression d'intense surprise, à laquelle se mêlait une vague épouvante, bouleversa les traits purs de la Suédoise.

— Mais pourquoi ? balbutia-t-elle. Pourquoi tous ces crimes ?

— Mystère ! fit Bob sur un ton assourdi. Mais n'oubliez pas, miss Sigrid, que si, comme l'affirme notre ami Achmed, il y a des trésors cachés dans le temple, ils peuvent tenter d'autres que nous. La soif de l'or conduit souvent aux pires scélératesses.

L'épouvante remplaçait progressivement la surprise sur le visage de la jeune fille.

— Et c'est moi qui vous ai entraînés dans cette dangereuse entreprise ! Il nous faut renoncer, regagner Le Caire tout de suite !... On ne gagne rien à provoquer la violence...

— Vous avez raison, petite fille : on ne gagne rien à provoquer la violence, reconnut Morane. Mais on ne peut non plus la laisser impunie. Ces scélérats ont sans doute assassiné votre père. Ne pas les en punir serait laisser la porte ouverte à d'autres crimes, pensez-y... Et il y a aussi le trésor, en admettant qu'il existe. Pensez à l'usage qu'en feraient ces bandits s'ils se l'approprièrent.

— À quoi bon toutes ces considérations ! jeta tout à coup Omar Mamoudi. Nous ferions mieux, en effet, de rebrousser chemin. Nos adversaires sont trop redoutables...

— Ah ! ça, lança Morane avec un sourire ironique, est-ce que, par hasard, vous auriez peur à votre tour, monsieur Mamoudi ?

— Je n'ai pas dit que j'avais peur, mais...

Morane n'entendit pas. Il s'était tourné à nouveau vers miss Elgmar.

— Ecoutez, Sigrid, commença-t-il.

— Vous permettez que je vous appelle Sigrid, n'est-ce pas ?

— Nous nous trouvons devant une énigme qu'il nous faut résoudre. Et la résoudre, c'est peut-être découvrir le ou les assassins de votre père. Vous ne voudriez pas que ce crime demeure impuni, n'est-ce pas ?

La jeune fille secoua la tête négativement.

— Alors, continua Morane, faites-moi confiance. Il nous faut aller jusqu'au Temple des Crocodiles pour voir quel genre de surprise nous y est réservée. Je suis persuadé que c'est là que se trouve la clé du mystère.

— Et cette clé, Bob s'arrangera bien pour la découvrir, glissa Clairembart. Il n'y pas au monde deux fouineurs comme lui depuis la mort déjà lointaine de Sherlock Holmes. J'ai toujours affirmé qu'il aurait dû se faire détective.

— Sans compter, dit à son tour Ballantine, qu'auprès de nous vous serez en sécurité. Le commandant, le professeur et moi valons une armée... euh... disons une petite armée.

Sigrid Elgmar demeura un instant silencieuse. Visiblement, elle était partagée entre deux désirs : d'une part fuir, d'autre part tout mettre en œuvre pour venger son père.

— Eh bien ? fit Bob sur un ton interrogatif.

La jeune Suédoise releva la tête et sourit. Elle tendit la main à Bob, qui la serra.

— Soit, dit-elle, nous courrons la chance ensemble. Demain, nous reprendrons notre route en direction du temple.

— Demain, répéta Morane. Je crois que ce serait sage, en effet, si nous ne voulons pas risquer de tomber dans une nouvelle embuscade nocturne, de camper ici. Nous allons nous installer au sommet de la muraille, là où se trouvaient tantôt nos agresseurs, et je prendrai le premier tour de garde.

À nouveau, Bob se tourna vers Omar Mamoudi, pour demander :

— Que décidez-vous, monsieur Mamoudi ? Préférez-vous continuer avec nous, ou vous en retourner ?

L'Egyptien haussa les épaules, et une moue amusée porta en avant ses lèvres charnues.

— Figurez-vous, commandant Morane, articula-t-il, que je n'aime pas, moi non plus, m'entendre traiter de peureux. Voilà pourquoi je continuerai...

— Je n'en attendais pas moins de vous, exulta Bob, qui était heureux de voir se terminer ainsi la petite escarmouche l'ayant opposé au collectionneur.

Les bagages de l'expédition furent hissés, par le plan incliné, au sommet de la muraille et un campement provisoire fut édifié. Ensuite, quand ses compagnons, enroulés dans leurs sacs de couchage – car les nuits sont froides dans le désert – se furent étendus sur les matelas pneumatiques, Bob se mit en faction. Devant lui, le paysage s'étendait, tourmenté, chaque détail, colline ou vallée, étant accusé par la lumière dure d'une lune qui brillait telle une pièce d'argent poli dans le ciel nocturne. Paysage à la fois trop précis et trop irréel, sorti semblait-il de l'imagination d'un peintre surréaliste pour servir de toile de fond à quelque ballet fantastique.

— Comme ballet fantastique, c'est réussi, murmura Bob en songeant aux derniers événements. Cela ferait plutôt songer à un roman policier où, bien entendu, on ne découvre le coupable qu'à la fin...

Il se demandait comment les Frères d'Osiris pouvaient être si bien renseignés sur leurs mouvements, à ses compagnons et à lui. Quand Bill, le professeur, Omar Mamoudi et lui-même étaient sortis du café d'Ali Tourah, ils s'étaient trouvés là et, tantôt, ils s'étaient dressés sur le chemin de l'expédition, tout à fait comme s'ils savaient par où celle-ci allait passer.

« S'ils nous guettaient, songea Bob, c'était qu'ils connaissaient la route à prendre pour gagner le temple, et par conséquent l'emplacement de ce temple lui-même. Bien sûr, ils peuvent nous avoir suivis depuis Meguel-Qual, et cela sans que

nous remarquions leur présence. Ils ont pu nous devancer de quelques kilomètres et nous attendre ici... »

Un autre fait intriguait Morane. Pourquoi, juste au moment où il allait prendre leurs assaillants à revers, Achmed Hassim avait-il cessé de crier ? Était-ce intentionnellement, ou par hasard ? Il décida de laisser au guide le bénéfice du doute. « Après tout, songea-t-il encore, il fallait bien que ce brave Achmed reprenne son souffle. Il l'a fait au mauvais moment, voilà tout... »

Bob reporta les yeux sur le paysage lunaire qui l'entourait, cherchant l'indice d'une présence humaine, prêtant l'oreille au moindre bruit. Mais les collines autour de lui étaient désertes et, tout près ! Il n'entendait que les respirations régulières de ses compagnons endormis.

— Je n'aime guère cela, murmura-t-il encore. Un tel calme laisse présager une catastrophe...

Pourtant, rien ne se passa durant la nuit et, le lendemain, à l'aube, l'expédition put reprendre paisiblement son chemin.

VI

À travers sables et roc, collines et ravins, l'avance avait repris, non plus paisible et insouciante comme la veille, mais circonspecte, attentive, à scruter le moindre accident de terrain, dans l'attente de voir surgir quelque adversaire, de voir briller l'extrémité d'un canon de fusil.

Par bonheur, cette progression, rendue pénible par la continuelle attention qu'elle exigeait, ne devait pas durer bien longtemps. Vers neuf heures, comme l'on débouchait sur un large plateau crevassé et raviné telle une vieille peau d'orange, Hassim tendit le bras droit devant lui, en disant simplement :

— *Maabad !*

Maabad ! - Le temple ! - Pourtant, on n'apercevait guère plus de temple sur ce plateau désolé que de cheveux sur un pommeau de canne. Le professeur Clairembart en fit la remarque à Hassim, mais ce dernier sourit et hocha la tête.

— Pourquoi être impatient ? Je dis que le temple est là, et il est là... Continuons à avancer...

Les quatre hommes et la jeune fille, jugeant inutile de demander de nouvelles explications, poussèrent leurs montures à travers le plateau. Bob et ses compagnons – à part Achmed bien sûr, qui, lui, semblait avancer avec certitude – avaient beau écarquiller les yeux, ils n'apercevaient nulle part l'édifice annoncé.

On avança durant une nouvelle demi-heure, et Bob, Bill, le professeur, Omar Mamoudi et miss Sigrid commençaient à trouver le temps long quand, soudain, la terre sembla s'ouvrir sous les sabots des mulets.

Devant les voyageurs s'étendait une large dépression en forme de cuvette au fond de laquelle le temple était bâti. À première vue, c'était une construction comme il y en existe tant en Egypte, vaste ensemble de colonnades en partie ruinées, de

statues colossales, debout ou assises, des sphinx montant la garde comme des molosses trop bien dressés.

Sigrid Elgmar s'était tournée vers Hassim, pour demander :

— Est-ce là le Temple des Crocodiles ?

Le guide eut un signe affirmatif.

— Oui, miss, répondit-il, c'est le temple...

La jeune Suédoise eut l'air un peu déçue. Elle s'attendait à quelque chose d'extraordinaire et, au lieu de cela, elle se trouvait en présence de ruines banales, semblables à beaucoup de celles éparpillées dans toute la région du Nil.

Les autres membres de l'expédition, eux, ne laissèrent pas paraître la moindre déception, mais ils n'en pensaient guère moins.

Achmed désigna un chemin qui, serpentant à travers des éboulis, menait au fond de la dépression.

— Allons par là, décida-t-il.

À la file indienne, celui de l'Arabe en tête, les mulets s'engagèrent dans le passage, et il fallut quelques minutes à peine pour atteindre le fond de la cuvette, et quelques nouvelles minutes pour arriver au temple. Vu de loin et d'en haut, ce temple avait quelque chose de mesquin, de banal presque, tant l'éloignement réduisait ses proportions et la vue plongeante l'écrasait. De près, il prenait de la grandeur. Ses colonnes paraissaient plus hautes, plus imposantes, ses statues plus colossales, ses sphinx plus effrayants, plus dominateurs.

Tout le monde avait mis pied à terre et les mulets furent attachés à des stèles ornant une large esplanade dallée formant parvis. Achmed toujours en tête, les voyageurs s'engagèrent alors parmi les ruines. Depuis longtemps, la voûte du sanctuaire, éboulée, n'existait plus et était remplacée par le grand vélum aux couleurs changeantes du ciel, vélum allant du bleu tendre du jour au bleu sombre de la nuit. Pourtant, les ombres projetées par les colonnes et les statues, qui partageaient le sol en bandes parallèles, successivement sombres et claires, recréaient le mystère. Nulle part cependant, Bob et ses compagnons ne devaient découvrir, parmi les dieux de granit, une seule effigie de saurien...

— Si c'est là le Temple des Crocodiles, remarqua Ballantine, il faut croire que ceux-ci sont partis depuis longtemps. Peut-être pour prendre un petit bain dans le fleuve...

Et, avec un affreux accent écossais, le géant se mit à chanter en français, une chanson disant à peu près ceci :

Ah ! Ah ! Les crocros, ah ! les crocros, les crocodiles.

Sur les bords du Nil

Ils sont partis N'en parlons plus !

Cette chanson, riche de rimes et de haute élévation intellectuelle, ainsi que l'on peut s'en rendre compte, sonna comme un blasphème parmi ces ruines millénaires et jadis sacrées. Pourtant, les membres de l'expédition étaient trop désappointés pour faire remarquer à Bill son manque de respect. Morane, particulièrement, aurait été mal venu de reprocher à Ballantine son impertinence, puisque c'était lui-même qui, il n'y avait guère, au cours d'un dîner où le vin avait coulé généreusement, lui avait appris la chanson incriminée.

Hassim crut cependant le moment venu de rassurer ses employeurs.

— Le vrai Temple des Crocodiles est sous nos pieds, dit-il.

— Sous nos pieds ? S'étonna Omar Mamoudi. Ah ! Ça, vous moqueriez-vous de nous, Achmed ?

— Oui, gronda sévèrement Clairembart à l'adresse du guide, vos paroles demandent quelques éclaircissements.

— Je suis certaine qu'Achmed ne tardera pas à nous les donner, ces éclaircissements, intervint d'une voix douce miss Elgmar. S'il nous avait menti, il ne mériterait pas la confiance que mon père lui portait, et je suis persuadée qu'il la mérite...

Une grimace, qui devait être un sourire de reconnaissance à l'égard de la jeune fille, tordit les traits ravagés du lépreux.

— Venez, dit-il en faisant un signe de la main, je vais vous montrer. Suivez-moi...

Il mena ses compagnons à travers une sorte de chœur, cerné de fins piliers aux chapiteaux en forme de fleurs de lotus stylisées, et les entraîna dans un transept bordé de hautes statues de dieux assis et porteurs de leurs attributs.

Et, tout à coup, comme ils allaient atteindre l'extrémité de cette interminable galerie de déités, le guide sursauta

violemment, marquant une surprise intense. Son bras se tendit vers une grande effigie du dieu Amon qui, renversée, gisait sur le sol.

— Là ! fit Achmed. C'était là qu'était l'entrée de la crypte, et elle est obstruée à présent...

Des regards furent échangés, pleins de doute quant à la sincérité de Hassim. Pourtant, Morane, jugeant qu'il ne fallait jamais condamner trop hâtivement, s'approcha de la statue abattue. Elle gisait au travers d'une grande dalle qu'elle avait brisée dans sa chute, mettant à jour une excavation qui devait être profonde, mais qui de toute façon était inaccessible, la lourde idole de pierre l'obstruant presque complètement.

Tirant une torche électrique de sa poche, Bob en dirigea le rayon dans une ouverture à peine plus large que la main, mais le faisceau de lumière se perdit dans les ténèbres.

— C'était sous cette dalle que s'ouvrait le passage permettant de gagner la crypte aux crocodiles, précisa Hassim.

— Que ce soit là ou ailleurs, fit Clairembart, nous voilà bien avancés. Seul, un chat pourrait passer par ce trou, et encore...

— Et si nous déplaçons la statue ? risqua Ballantine qui ne doutait vraiment de rien...

— Peut-être, Bill, dit Morane sur un ton de moquerie, si nous avons une grue dans nos bagages...

L'Ecossais se mordit les lèvres et tourna la tête vers miss Sigrid, qui semblait sur le point d'éclater en sanglots. Elle se contint néanmoins, et demanda à l'adresse de Morane :

— Alors, Bob, tout est perdu ?

Le Français ne voulut pas enlever définitivement tout espoir à sa jeune compagne.

— Perdu ?... Ce n'est pas sûr... Peut-être pour-rions-nous...

— Trouver un moyen de passer malgré tout, hein ? explosa Omar Mamoudi. Pourquoi vouloir continuer à abuser miss Elgmar ? Cette affaire a été mal emmanchée depuis le début. Mieux vaut regagner Le Caire...

C'est alors qu'Hassim parla à nouveau, interrompant le collectionneur.

— Peut-être y aurait-il un moyen de pénétrer malgré tout dans la crypte. Peut-être...

Tous les regards s'étaient tournés vers Achmed Hassim.

— Que voulez-vous dire, par ces mots : peut-être y aurait-il un moyen de pénétrer malgré tout dans la crypte ? interrogea Sigrid.

— Oui, que voulez-vous dire, Achmed ? insista le professeur Clairembart. Connaîtriez-vous un endroit, dans les environs, où trouver une grue ?

Le guide feignit d'ignorer cette remarque sarcastique et se contenta d'expliquer :

— Non loin d'ici existent des grottes, creusées dans les collines, et auxquelles on a donné le nom de « cavernes des crocodiles » car, dans ces labyrinthes souterrains, les Ancêtres ont entreposé jadis de dizaines de milliers de momies de ces sauriens. Des bédouins du désert m'ont affirmé que certaines de ces cavernes communiquaient avec le temple secret qui se trouve en dessous de nous, mais je n'ai jamais emprunté ce chemin moi-même.

— Eh bien ! jeta Ballantine, nous l'emprunterons... Qu'attendons-nous pour nous mettre en route ?

— Pas si vite, trancha Morane. Avant de nous engager tous dans les cavernes dont vient de parler Achmed, il faut aller en reconnaissance. Achmed et moi allons partir. Si nous trouvons le passage cherché, nous viendrons vous en avertir aussitôt. En attendant, vous allez amener les mulets ici et vous y retrancher en plaçant une sentinelle qui surveillera les alentours, car il faut toujours craindre un retour offensif des Frères d'Osiris. Ils ne se sont plus manifestés depuis hier soir, mais rien n'est pire que l'eau qui dort...

— Et pourquoi ne vous accompagnerais-je pas, commandant ? À nous deux...

— Pas question, Bill, interrompit Morane en secouant la tête. Non seulement, tu n'as jamais aimé te promener sous terre mais, en outre, vous ne serez pas trop de quatre pour vous défendre si l'ennemi se manifeste à nouveau.

Une fois encore, Omar Mamoudi intervint pour essayer de détourner ses compagnons de leur entreprise.

— Mais pourquoi diable s'entêter ainsi ? fit-il en s'adressant à Morane. Ces cavernes ne mènent sans doute nulle part. Et puis, je vous l'ai dit déjà : depuis le début, cette expédition est marquée par le malheur. Mieux vaut nous en retourner au Caire.

— Je ne suis pas toujours de votre avis, Omar, glissa le professeur Clairembart. Ce n'est pas la première fois, il s'en faut de beaucoup, que je vis une aventure avec Bob, et je sais de quoi il est capable. Personnellement, je continue à lui faire confiance.

— Et moi de même, dit Sigrid avec force. Si vous espérez découvrir une voie d'accès au temple, Bob, j'estime que vous devez courir cette chance. De toute façon, tout ce que vous ferez sera bien fait.

— Comme tout cela est touchant, ricana le collectionneur.

Il eut un geste d'impuissance et continua :

— Enfin, si vous tenez à tout prix à tenter la guigne, à votre guise. Je m'en lave les mains...

Morane ne prêta que peu d'attention aux remarques pessimistes de l'Égyptien, desquelles il avait à présent l'habitude. Par contre, la confiance que lui marquait la jeune fille, qui le connaissait à peine, le touchait, et il se sentait prêt à tout tenter pour mener à bien cette entreprise, dans laquelle elle avait pris le relais de son père et qui lui tenait tant à cœur.

— Ne tardons pas, recommanda Bob en se tournant vers Achmed. La matinée s'avance et il faudrait qu'aujourd'hui même nous soyons édifiés...

Les mulets furent menés à l'intérieur même du temple, et le campement installé au sommet d'une terrasse située à proximité du transept aux statues, et d'où l'on avait vue sur toute l'étendue de la cuvette.

Après s'être bourré les poches de piles de rechange pour sa torche électrique, Bob se mit en route en compagnie de Hassim. À tout hasard, le Français avait bouclé autour de sa taille une ceinture retenant un automatique dans sa gaine, car les mauvaises rencontres étaient toujours à craindre.

Les deux hommes allaient à pied, et il leur fallut près d'une heure pour, après avoir quitté la cuvette, atteindre, parmi les collines qui la bordaient, un endroit où le guide s'arrêta. De la main, il désigna une ouverture presque ronde, creusée au bas d'un monticule, et juste assez large pour permettre à un homme de s'y glisser en rampant.

— Voilà l'entrée d'une des cavernes, expliqua Hassim. De toutes celles connues, c'est la plus profonde, et c'est pour cette raison que je l'ai choisie. Un jour, il y a des années de cela, j'ai voulu l'explorer, mais je ne suis pas allé jusqu'au bout, car j'ai eu peur...

— Nous nous arrangerons pour garder notre sang-froid, fit Bob. De toute façon, cela m'étonnerait fort si nous rencontrions des fantômes de crocodiles...

Se couchant à plat ventre, ils se glissèrent dans l'ouverture. Celle-ci s'élargit assez rapidement, mais pas assez cependant pour qu'ils pussent se redresser tout à fait.

Bob fit jouer l'interrupteur de sa lampe de poche et se rendit compte qu'Achmed et lui foulaient un sable fin comme de la poussière et qui, sous leurs pieds et leurs mains, se soulevaient en nuages pulvérulents qui pénétraient dans les narines, dans la bouche, troublaient la vue, rendaient la respiration pénible.

Au bout d'une vingtaine de mètres, Hassim s'arrêta, comme pris soudain d'une hésitation.

— Ne perdons pas de temps, décréta Morane pour décider son compagnon à avancer...

Mais l'Arabe continuait à hésiter.

— Alors, que se passe-t-il ? demanda Bob avec impatience.

Hassim hocha la tête.

— Je ne sais pas, dit-il. Voilà bien longtemps que je ne suis venu ici, et je ne me souvenais plus que ces lieux étaient aussi sinistres...

— Comme si c'était la première fois que vous visitez une crypte, Achmed ! Un vieux pilleur de tombes comme vous devrait avoir l'habitude des souterrains...

— Toutes les tombes sont maudites, répondit l'Arabe, et en les violant, il faut courir le risque d'encourir la vengeance des morts. Mais ici c'est différent. Ces cavernes sont gardées...

— Un crocodile sacré, sans doute, fit Bob en se moquant. Un crocodile avec une gueule large comme les portes de l'enfer et qui est capable d'avaler dix hommes à la fois...

— Non, ce n'est pas cela. Pas un crocodile, mais un terrible spectre humain, pareil à un démon. Quand je suis venu ici la première fois, je l'ai rencontré et j'ai dû fuir...

Avec curiosité, Morane étudia, à la lueur de sa torche, le visage aux traits flétris du lépreux. Il comprenait que Hassim, bien qu'ayant côtoyé toute sa vie des Européens, n'avait jamais perdu tout à fait sa superstition ancestrale. Jadis, dans ces souterrains, quelque chose avait dû lui faire peur... Mais quoi?... Bob aurait eu bien du mal à répondre à cette question et, comme de toute façon, il ne croyait pas aux fantômes... Une chose l'intriguait cependant. Pourquoi, si Achmed craignait à ce point de pénétrer dans les cavernes, avait-il offert d'y conduire l'expédition ? Peut-être que l'espoir de découvrir les trésors enfermés dans le Temple des Crocodiles avait eu raison de sa peur qui, au moment de s'enfoncer dans les cavernes, était revenue, plus vive. C'était peut-être cela, ou peut-être autre chose. Bob se souvenait que, la veille, Achmed, inconsciemment sans doute, lui avait joué le mauvais tour de s'arrêter de crier au moment où il allait surprendre leurs agresseurs. Et si le guide avait fait cela en toute conscience, dans le but de le mettre, lui, Morane, en difficulté ? Bob n'oubliait pas non plus que c'était après leur première visite au guide, dans le bouge d'Ali Tourah, que le professeur Clairembart, Omar Mamoudi, Bill Ballantine et lui-même avaient été, pour la première fois, attaqués par les Frères d'Osiris. Coïncidence peut-être, mais bien étrange malgré tout.

Et Morane se promit de surveiller le guide de plus près.

VII

Bob ayant réussi à rendre un peu de courage au guide, les deux hommes avaient pu s'enfoncer plus profondément sous la terre.

Pendant un temps assez long, ils continuèrent à progresser à quatre pattes sur un fond de sable fin, puis le sol changea, se fit de roc dur barré de lames de pierre qui déchiraient mains, genoux et vêtements. Tour à tour, les parois et la voûte se resserraient, s'élargissaient, s'exhaussaient, s'abaissaient. Souvent, des saillies en forme de stalactites horizontaux, aigus comme des épées, barraient en partie le passage, et il fallait se glisser entre elles en prenant garde de ne pas s'empaler sur leurs pointes acérées.

Souvent, il était possible de se redresser presque complètement, mais il fallait alors se faufiler entre des stalactites, vraies celles-là, qui pendaient de la voûte.

Finalement, les deux explorateurs débouchèrent dans une grotte assez large, en forme de rotonde et où débouchaient une demi-douzaine de galeries.

Hassim désigna l'entrée de la seconde galerie vers la droite.

— C'est cette galerie-là que j'ai explorée il y a plusieurs années. Elle est fort longue et j'ai marqué le chemin en gravant des croix dans la paroi à chaque embranchement. Je ne suis pas allé jusqu'au bout à cause...

— À cause du spectre pareil à un démon, oui, je sais, coupa Morane. Eh bien ! si nous le rencontrons, nous essayerons de l'amadouer en lui chantant une berceuse.

Depuis leur entrée dans ces cavernes, Bob et Achmed s'étaient munis de leurs torches électriques. L'Arabe en tête, ils se glissèrent dans la galerie choisie et dont la voûte, assez haute, leur permettait, malgré les stalactites, de marcher debout.

Souvent, le passage bifurquait, et Hassim montrait alors à Bob de grandes croix, à demi effacées, qu'il avait gravées jadis

de la pointe de son couteau. Il suffirait de suivre le tunnel marqué par ces croix pour retrouver son chemin au retour. Soigneusement, Morane repassait chacun de ces signes à l'aide de craie dont, en Petit Poucet prévoyant, il avait eu soin de se munir.

Dès que l'on avait pénétré dans la galerie, les chauves-souris étaient apparues. Dérangées par les lumières, elles se détachaient par grappes des parois et de la voûte pour venir voleter autour des deux intrus, leur frôlant le visage et les mains de leurs ailes duveteuses. Ces contacts avaient quelque chose de rebutant, mais Morane et Hassim savaient trop n'avoir rien à craindre des inoffensifs chiroptères pour s'en effrayer.

Bientôt, les deux hommes devaient pénétrer dans la crypte proprement dite. Le sol était couvert d'une épaisse couche de bandelettes déchirées d'où, à chaque pas, s'élevait une épaisse poussière noire et grasse, à l'odeur de suie et d'aloès. Les parois étaient couvertes d'un enduit, noir également, provenant des exhalations bitumeuses des corps momifiés. De ces corps, il y en avait partout. Momies de crocodiles de toutes tailles, certains atteignant plusieurs mètres, d'autres à peine la longueur de la main. Ces momies, dont la tête seule dépassait, avaient le corps entouré de bandelettes enroulées suivant une technique assez complexe, de façon à dessiner des carrés.

À plusieurs reprises, Bob devait soulever un de ces sauriens embaumés et, quand il l'agitait, il entendait rouler quelque chose à l'intérieur, sans doute un ou plusieurs de ces petits scarabées de pierre que l'on ensevelissait avec les momies.

Mais ces souterrains n'étaient pas seulement réservés aux sauriens embaumés, car il y avait là également d'innombrables momies de toutes espèces, momies humaines, de chats, de faucons, d'ibis, d'œufs même... Ces restes étaient amoncelés le long des parois en strates successives, séparées par des couches de feuilles de palmiers qui, en s'imprégnant des liquides d'embaumement, étaient demeurées dans un état remarquable de conservation. Les momies humaines, soigneusement entourées de leurs bandelettes, étaient en général pressées entre deux planches de sycomore, leur seul sarcophage. Toutefois, les crocodiles dominaient et leurs œufs, momifiés également par

imprégnation de bitume, s'étagaient par endroits en petits tas de boules noirâtres et poisseuses.

Partout, ce bitume était présent, imbibant toutes choses, se déposant sur les murailles, la voûte et le sol.

— Si quelqu'un laissait tomber une allumette ici, fit remarquer Morane, cela ferait un beau feu de joie. Heureusement, nous ne sommes plus à l'époque des lampes à huile, sinon je préférerais marcher dans les ténèbres.

Morane et le guide continuaient à progresser à travers la nécropole souterraine, tout en ayant soin bien entendu de marquer leur passage à chaque bifurcation des couloirs.

Et, soudain, Achmed s'immobilisa, en proie visiblement à une terreur violente. Il tremblait de tous ses membres et semblait incapable d'avancer d'un seul pas. On eût dit que tout ce qu'il y avait d'homme civilisé en lui avait fui pour faire place à un animal craintif, impuissant à dominer sa peur.

L'Arabe avait tendu le bras vers un point précis, en balbutiant :

— Là !... Là !... Le spectre !...

Tout d'abord, Morane ne distingua rien parmi l'amoncellement des momies puis, s'avancant dans la direction désignée par le guide, il vit ce qui motivait la terreur de ce dernier. Contre la muraille, un homme, vêtu de haillons imbibés par les vapeurs de bitume, était assis contre la muraille et semblait les regarder avec une expression menaçante. Pourtant, il ne devait pas voir les intrus, car Bob comprit tout de suite qu'il était mort. Hideuse apparition en tout cas. On devinait que l'homme, sans doute quelque chercheur de trésors, avait avant de mourir été la proie d'une épouvante sans nom, épouvante qui peut-être l'avait tué. Depuis combien de temps était-il là ? Cinquante ans... Cent ans peut-être... Parti à la recherche d'objets d'or que, dans l'Ancienne Egypte, on enterrait souvent avec les momies, il s'était égaré à travers le dédale des cavernes. Sa lampe s'étant éteinte, il avait couru comme un fou dans les ténèbres, terrorisé sans doute par le vol des chauves-souris qui lui faisaient croire à la présence de *djins*, de démons. Se heurtant aux murailles, tournant en rond jusqu'à l'épuisement, il avait fini par s'asseoir là, hurlant, à demi fou, jusqu'à ce que la

mort le saisisse. Les exhalaisons bitumeuses avaient alors pénétré ses chairs, tanné sa peau, le momifiant tout entier. Sa position assise et l'expression de sa face, encore marquée par les convulsions de l'agonie – yeux démesurément agrandis, bouche tordue, menton projeté en avant – lui donnaient un semblant de vie qui, peut-être, pouvait expliquer l'effroi de Hassim.

Bob eut toutes les peines du monde à convaincre le guide qu'il s'agissait là d'une momie aussi peu malfaisante que les autres, et il dut faire les premiers pas pour qu'Achmed consentît à passer devant les tristes restes. Morane en tête cette fois, ils continuèrent leur chemin à travers les galeries toutes semblables, et où les corps embaumés continuaient à s'étager.

Comme ils arrivaient à un endroit où le couloir s'élargissait jusqu'à former une rotonde au-delà de laquelle le couloir se prolongeait. Bob remarqua, à terre, une demi-douzaine de sarcophages grossiers qui avaient été ouverts, probablement, par des pilleurs de sépultures à la recherche d'objets précieux. Les momies elles-mêmes avaient été éventrées, comme de vieux troncs d'arbres que l'on fend à coups de cognée, mais les sacrilèges n'y avaient découvert sans doute que de petits scarabées de pierre, sans intérêt pour eux, qui gisaient à présent sur le sol. Se baissant, Bob saisit entre le pouce et l'index une des petites sculptures et l'examina à la lueur de sa torche. Le bibelot, taillé dans une pierre verdâtre, un peu semblable à la malachite, présentait un travail d'une finesse extrême, et ses semblables étaient de la même valeur. Le Français, toujours avide d'objets rares ou curieux, entreprit de ramasser les scarabées, pour les glisser l'un après l'autre dans ses poches. Quand ce petit travail de collectionneur fut achevé, il se tourna vers l'endroit où, logiquement, devait se trouver Achmed :

— À présent, continuons notre route. Nous n'avons que trop perdu de temps...

Pourtant, ces paroles sonnèrent dans le vide. Hassim avait disparu.

*

Durant quelques instants, Bob Morane était demeuré interdit. Ensuite, il appela, d'une voix normale tout d'abord, puis plus fort :

— Achmed !... Achmed !... ACHMED !...

Mais, seul, l'écho, répercuté de couloir en couloir, lui répondit.

Bob songea alors que, depuis qu'il avait dépassé les restes du piller de sépultures, il ne s'était pas assuré si l'Arabe le suivait. « Ce froussard n'aura pas osé continuer, songea-t-il. J'aurais dû le surveiller... Peut-être est-il tout simplement demeuré en arrière... Allons lui tirer les oreilles... »

Il revint sur ses pas, mais à peine était-il sorti de la rotonde qu'une odeur de brûlé, de goudron enflammé, lui monta aux narines. Presque aussitôt, une bouffée de fumée l'assaillit. Il voulut avancer encore, mais la fumée se fit plus épaisse, l'environna, le faisant pleurer et tousser, et il dut reculer dans la rotonde.

— Achmed !... hurla-t-il à nouveau. Achmed !...

Ce fut un grondement sourd d'incendie qui lui répondit. Alors, il serra les poings.

— Quelqu'un a mis le feu aux momies, murmura-t-il. Et ce quelqu'un, c'est...

Bob se mordit les lèvres jusqu'au sang. Ah ! Il s'était bien laissé avoir ! Malgré ses soupçons à l'égard du guide, il lui avait laissé la possibilité de jouer la comédie, de feindre la terreur pour endormir sa méfiance, et voilà que maintenant il allait être enfumé comme un hareng. On pouvait bien l'appeler, lui, Bob Morane, le Don Quichotte des temps modernes ; s'il possédait le courage du héros de Cervantès, il en avait aussi la naïveté.

L'heure était critique. Les milliers de momies entreposées dans ces souterrains, imbibées de bitume ayant servi à l'embaumement, allaient brûler comme de l'étoupe. Hassim avait bien calculé son coup. Il avait profité d'un moment d'inattention de son compagnon pour demeurer en arrière et mettre le feu, pour fuir ensuite.

« Tout s'explique, songea Bob. Achmed savait, puisqu'il devait lui servir de guide, qu'Erik Elgmar voulait partir à la recherche du temple, et il l'a fait assassiner par les Frères

d'Osiris, dont il fait sans doute partie lui-même. C'est lui qui a lancé ces mêmes Frères d'Osiris à nos trousses dans les ruelles du Vieux Caire, et hier, alors que je tentais de surprendre nos agresseurs en les prenant à revers, il s'est tu intentionnellement. Maintenant... »

Ses réflexions furent interrompues net par un ronflement sonore. Du couloir, en face de lui, des flammes et de la fumée jaillirent, comme soufflées par la gueule béante d'un dragon. La chaleur devint si vive que Bob se crut sur le point de suffoquer. Quant à l'odeur, elle était réellement intolérable.

« Il me faut fuir, sinon je ne manquerai pas d'être brûlé vif !... »

Fuir ?... Par où ?... Comme toute retraite lui était coupée, il ne pouvait songer à retourner sur ses pas. Tout ce qui lui restait à faire, c'était continuer à s'enfoncer plus avant à travers les cavernes, pour se mettre hors de portée de l'incendie.

Précipitamment, il tourna les talons et s'enfonça dans le tronçon de galerie s'amorçant à l'autre extrémité de la rotonde. Sa lampe braquée devant lui, il détala. Partout, les momies continuaient à s'amonceler et Bob songeait avec angoisse qu'elles continueraient à alimenter l'incendie.

Il se mit à courir de plus belle, mais le feu allait plus vite que lui et déjà la fumée l'enveloppait à nouveau, et il devait forcer l'allure pour échapper à son étreinte.

Derrière lui, Morane entendait les grésillements des momies qui s'enflammaient comme des morceaux de bois imbibé d'essence. Quand il se retournait, il apercevait, à travers la fumée, le rougeoiement des flammes, et il se mettait à galoper de plus belle, sans se soucier où il allait, n'ayant qu'une seule pensée : échapper à la grillade et à l'asphyxie.

La fumée se faisant de plus en plus épaisse, Bob avait accroché sa lampe à l'un des boutons de sa veste et, ayant tiré son mouchoir, se l'était appliqué sur la bouche et les narines. Bientôt, devant lui, la lumière électrique, tamisée par la fumée, ne fit plus qu'une grande tache laiteuse, et ce fut presque en aveugle qu'il dut continuer à courir. À tout bout de champ, il se heurtait à la paroi, glissait sur le sol enduit de bitume et s'étalait, donnait en plein dans une pile de momies avec

lesquelles il roulait à terre. Chaque fois, il se relevait et reprenait sa course aveugle. En lui-même, il répétait sans cesse :

— Il faut que je m'en sorte !... Il le faut !...

C'était sûr, il fallait qu'il s'en sorte. Pourtant, il n'aurait pu dire comment. Tout ce qu'il pouvait faire pour l'instant, c'était courir, courir, courir... devant le feu qui continuait à gagner sur lui. À présent, il n'avait plus besoin de se retourner pour s'en rendre compte, car les ronflements des flammes le renseignaient assez sur sa proximité.

Et, soudain, une fois de plus, il heurta la paroi. Désespérément, toujours aveuglé par la fumée, il chercha à tâtons un passage, mais sans en découvrir. Devant lui, à sa gauche, à sa droite, c'était la paroi rocheuse.

Alors, il comprit qu'il était enfermé dans un cul-de-sac. Avec désespoir, il se retourna et s'adossa à la muraille, persuadé qu'il n'avait plus maintenant qu'à attendre la mort par l'asphyxie. Devant lui, il n'y avait plus qu'une grosse tache rouge, étincelante, pareille à un monstrueux œil d'albinos voilé par une taie grisâtre.

Un œil qui grossissait sans cesse »...¹

¹Tous les détails contenus dans ce chapitre sont de la plus rigoureuse exactitude. Il existe ainsi en Haute-Egypte, de vastes nécropoles souterraines où sont inhumées des momies de crocodiles, d'animaux de toutes sortes et d'hommes. L'anecdote du piller de sépultures égaré dans ces labyrinthes et y mourant pour y être ensuite momifié, assis, par les vapeurs de bitume, est également authentique.

VIII

Il est des moments où, malgré tout son courage, l'homme se sent impuissant à lutter contre un ennemi sur lequel il n'a pas prise. Il en était ainsi pour Bob Morane en cet instant désespéré. Contre des humains, des bêtes fauves, il aurait pu combattre, se servir de la ruse s'il s'était senti en état d'infériorité trop manifeste ; dans l'eau, il aurait pu nager. Mais contre le feu, la fumée, acculé comme il l'était, il ne pouvait rien. L'ennemi l'entourait, pénétrait en lui, le tuait lentement sans même lui laisser la possibilité de le repousser ; et il ne pouvait pas fuir.

Toussant, pleurant, suffoquant à chaque inspiration, saisi par le poulpe aux innombrables tentacules de la fumée, Bob voyait le moment où, privé d'oxygène, les poumons brûlés par les vapeurs bitumeuses, il s'écroulerait, vaincu par l'asphyxie. Alors, le feu passerait sur lui, commencerait à calciner ses chairs, peut-être même avant qu'il fût tout à fait mort et que toute perception sensorielle soit complètement coupée chez lui.

« Il faut trouver le moyen de t'en sortir, Bob !... Il faut trouver le moyen de t'en sortir !... »

Et, brusquement, il fit une constatation qu'il aurait pu faire depuis quelques instants déjà : le nuage de fumée, autour de lui, au lieu de se faire plus dense, conservait la même épaisseur. Mieux, cette fumée semblait s'élever, comme aspirée par une cheminée. Il eut même la sensation de percevoir un assez violent courant d'air ascendant.

Dès lors, ce fut l'instinct, plutôt que la raison, qui commanda les gestes de Morane. Comme un noyé qui, à bout de souffle, se raccroche à une corde, il se retourna face à la muraille, s'y colla et, se soulevant sur la pointe des pieds, leva les bras le plus haut qu'il put et tâta désespérément la paroi.

Presque aussitôt, il rencontra un rebord, auquel ses doigts s'accrochèrent. À la force des bras, tout en prenant appui de la pointe des pieds contre le roc, il se hissa. Un rétablissement lui

permit de se trouver à plat ventre sur le rebord. La fumée l'entourait toujours. Il tâtonna alors devant soi, mais ses mains ne rencontrèrent que le vide. Alors, récupérant sa torche électrique qui, toujours accrochée à sa veste, était heureusement demeurée intacte, il se mit à ramper, tandis qu'autour de lui la fumée semblait animée d'une violente turbulence.

Il progressa sur quelques mètres de distance, à bout de souffle et de force, toussant et pleurant. Au passage, il sentit un violent appel d'air vers le haut. Il se propulsa encore en avant sur une distance de plusieurs mètres. Alors, soudain, la fumée se fit moins dense autour de lui et disparut tout à fait. Respirant librement, il demeura haletant, remplissant ses poumons d'un air, certes méphitique, mais qui les nettoyait des impuretés amassées au cours des minutes précédentes.

Quand il se sentit un peu mieux, Morane regarda derrière lui, et il eut alors l'explication de cette brusque disparition de la fumée. La galerie supérieure, dans laquelle il se trouvait, se séparait en deux tronçons : l'un, horizontal, l'autre, vertical, qui débouchait à la surface du sol. C'était par cette cheminée, au tirage assurément excellent, que la fumée s'échappait, sans pénétrer dans le tronçon horizontal où Bob avait trouvé refuge.

Après s'être reculé de quelques nouveaux mètres afin de se soustraire à l'odeur écœurante dont les effluves continuaient à lui parvenir, Morane était demeuré de longues minutes immobile, reprenant son souffle.

Une joie immense montait en lui, et il se mit à rire.

— Bravo, mon petit Bob ! fit-il à haute voix. Toujours la baraka !... Tu t'en es encore une fois tiré !...

Il passa la main sur son front couvert de la suie grasse du bitume.

— N'empêche, dit-il encore, mais plus bas cette fois, que sans ce passage providentiel, je serais à présent cuit et fumé tel un mauvais jambon. Et même pas mangeable !...

Plongeant le faisceau de sa torche dans la galerie horizontale, qui se continuait droit devant lui, il murmura encore :

— Mais ce n'est pas le tout d'avoir échappé à la grillade, il me faut encore sortir de ce trou. Mes compagnons doivent

s'inquiéter là-haut, sans compter que ce sacripant d'Achmed s'apprête peut-être à leur jouer un mauvais tour...

Comme la voûte n'était pas assez élevée pour lui permettre de se redresser, il préféra ramper plutôt que de devoir progresser à demi courbé, position pénible et fatigante qui, en outre, n'allait pas sans risque en cas d'un brusque abaissement de la voûte.

Bob ne dut d'ailleurs pas ramper longtemps. Au bout d'une centaine de mètres à peine, le rayon de sa lampe frappa une troisième paroi, formant angle droit avec les deux autres. La galerie se terminait, et cette fois pour de bon, en cul-de-sac.

Un bref découragement empoigna le Français. Enfermé dans ce boyau, il risquait fort de périr d'une mort lente, par la soif et la faim. Il ne pouvait en effet songer à revenir en arrière, car le feu, dans les galeries inférieures, continuerait à brûler doucement pendant des semaines en dégageant toujours des fumées nocives, des gaz délétères. Pourtant, il ne se laissa pas abattre, car chez lui l'espoir prenait toujours le pas sur le désespoir. Reprenant courage, il se mit à ramper vers l'extrémité du boyau, pour se rendre compte que la paroi du fond était parfaitement lisse, polie, et que l'on y distinguait encore, par endroits, la morsure de l'outil.

« Pourquoi se serait-on amusé à travailler cette paroi ? » se demanda Bob. Réellement, il ne voyait aucune raison à ce travail. Nulle part, dans cette galerie supérieure, il n'avait aperçu de momies. Comme elle ne servait à rien, on n'avait donc eu aucune raison de l'aménager. Et, d'ailleurs, même si l'on avait eu l'intention d'en user d'une façon ou d'une autre, il était bien difficile d'expliquer pourquoi on en avait poli la paroi du fond à l'exclusion des deux autres.

Instinctivement, Morane s'approcha de la paroi lisse et promena le faisceau de sa lampe sur les angles de jonction avec les autres parois, et il lui sembla distinguer une rainure.

— Et s'il s'agissait d'une porte ? Soliloqua-t-il.

Il appuya son épaule à la pierre lisse et, s'arc-boutant, il poussa. Presque aussitôt, il sentit que la paroi céda, tournait sur elle-même comme sur des pivots. Il poussa davantage et,

bientôt, une ouverture assez large pour laisser passage à un homme bâilla.

Braquant sa torche, Bob jeta un coup d'œil par l'ouverture et, à cinq mètres de lui environ, il distingua un mur orné de dessins stylisés représentant des dieux de l'Ancienne Egypte. Dans ce mur, une porte rectangulaire était découpée. Tout ce que Bob put voir encore, fut, au-delà de cette porte, un sol dallé. Plus loin, c'étaient les ténèbres.

Le Français s'avança davantage dans l'entrebâillement de la porte de roc et, braquant sa lampe vers le bas, aperçut, à un mètre sous lui à peine, un sol également dallé.

Cinq secondes plus tard, il sautait dans une salle carrée, de cinq mètres sur cinq environ et aux murs décorés de personnages stylisés.

« Eh ! Eh ! Songea-t-il. On dirait que je suis bien près d'atteindre le but de mon expédition... »

Sans perdre de temps à inspecter davantage la salle, vide d'ailleurs, dans laquelle il venait de prendre pied, il alla vers la porte s'ouvrant dans la muraille, devant lui, et la franchit, pour pénétrer dans un couloir maçonné, aux murs décorés également, qu'il suivit sur une distance de trente mètres environ, pour déboucher dans une nouvelle salle, plus vaste et plus haute que la première, où s'amorçait un second couloir, menant à une troisième salle. Il traversa ainsi six salles, chacune de dimensions plus importantes que la précédente, et six couloirs. Au bout du sixième couloir, il accéda à une vaste rotonde, aux dimensions de nef de cathédrale et dont la voûte s'élevait à quelque vingt mètres au-dessus de sa tête. Tout le pourtour de cette rotonde était occupé par de gigantesques statues de pierre disposées en un vaste cercle. Au centre, six grands crocodiles de bois doré, long chacun de quatre mètres environ, étaient disposés comme les rayons d'une roue, leurs queues pointant vers l'extérieur du cercle.

— Cette fois, fit Bob à haute voix, il n'y a plus à douter, j'ai bien atteint le Temple des Crocodiles. C'est Hassim qui, en voulant m'enfumer, m'y a conduit malgré lui...

Il s'assit sur le dos d'un des crocodiles dorés et songea à sa situation. Bien sûr, il avait découvert le sanctuaire secret mais, comme on dit vulgairement, « cela lui faisait une belle jambe ».

— La première chose à faire, marmonna-t-il encore en se parlant à lui-même suivant une habitude qu'il avait acquise au cours de nombreuses aventures solitaires, c'est essayer de sortir d'ici...

S'il n'y parvenait pas, sans eau, sans nourriture, il succomberait dans un délai plus ou moins bref. Comme, grâce aux piles de rechange qu'il avait emportées, le problème de la lumière ne se posait pas pour l'instant, il entreprit avant tout d'explorer soigneusement le temple souterrain.

*

Le sanctuaire était conçu de façon parfaitement symétrique. Entre les gigantesques statues, sur le pourtour de la rotonde, exactement dans le prolongement de la queue des crocodiles de bois doré, s'ouvraient six portes menant chacune à six salles en enfilade, semblables en tous points à celles que Bob avait traversées au sortir de la caverne aux momies. Tout, dans ce temple, semblait obéir aux lois obscures du nombre six. Pourquoi ? Bob avait autre chose à faire pour l'instant que chercher une explication à ce phénomène, et il préféra, avant tout, explorer les autres enfilades de salles.

Il en parcourut deux, mais sans découvrir aucune issue. Il allait pénétrer dans la troisième, quand une étrange sensation l'envahit : celle de présences à ses côtés. Il s'immobilisa et prêta l'oreille, pour percevoir bientôt une série de bruissements faisant songer à des corps rugueux que l'on aurait traînés sur les dalles. Il dirigea le faisceau de sa torche vers le sol et frissonna d'angoisse. Tout autour de lui, des serpents se traînaient. Ils étaient une vingtaine, tous venimeux, car Bob reconnaissait là une vipère aspic, là un céraste cornu, là un naja, là un sépédon ou serpent cracheur, capable d'envoyer, à deux mètres de distance, par une simple contraction de ses glandes salivaires, son venin dans les yeux de sa victime.

Toute cette gent rampante convergeait vers Morane, dans l'intention, semblait-il, de l'assaillir. Cela étonna le Français, car il savait que la plupart des serpents fuient devant l'homme. Ceux-ci cependant devaient être animés de mauvaises intentions, car ils se dressaient et rampaient sournoisement vers Bob, tout en poussant maintenant des sifflements rageurs. Instinctivement, Morane pensa à des animaux qui, enfermés longtemps dans un sac, étaient prêts, une fois libérés, à se précipiter sur le premier être vivant passant à leur portée.

Comme les reptiles se faisaient de plus en plus menaçants, Bob tira l'automatique qui était suspendu dans une gaine à sa ceinture et ouvrit le feu sur eux. Sans en toucher aucun, il réussit cependant à les éloigner, mais pas pour longtemps, car ils revinrent bientôt, plus audacieux encore, plus agressifs. Cela devenait sérieux, et Bob comprit qu'il lui fallait absolument mettre les reptiles en fuite, car une seule morsure de l'un d'eux suffirait à le tuer, à moins qu'une giclée de venin dans les yeux ne l'aveuglât.

Tout en reculant pour se tenir à distance des serpents, il enleva sa veste et en répandit le contenu des poches sur le sol. Battant alors le briquet à gaz qu'il portait toujours sur lui en expédition, il approcha un des coins du vêtement de la flamme. Par bonheur, à la suite du passage dans les cavernes aux momies, le tissu était enduit de bitume, et il s'enflamma aussitôt, en dégageant une épaisse fumée noire.

À ce moment, les reptiles étaient tout près, et plusieurs s'apprêtaient déjà à mordre quand Morane, d'un grand geste circulaire de sa veste tenue à bout de bras, balaya l'air autour de lui. Frappés par le vêtement enflammé, les bêtes rampantes reculèrent afin de fuir la fumée qui, visiblement, les incommodait. À nouveau, Bob frappa, et les serpents reculèrent encore.

Mettant à profit cet avantage, qui pouvait n'être que momentané, Bob, comme possédé, se mit à frapper sans interruption. De la veste, une fumée noire montait, de plus en plus épaisse, faisant pleurer et tousser l'homme lui-même qui, pourtant, n'en avait cure. Inexorablement, il chassait devant lui les reptiles qui, à présent, ne songeant plus à mordre, essayaient

par tous les moyens d'échapper à cet ouragan de coups, de flammes et de fumées qui s'était soudain abattu sur eux. Finalement, l'un après l'autre, ils se mirent à fuir vers l'un des couloirs que Bob n'avait pas encore explorés, et ils disparurent.

Renonçant à les poursuivre, Bob s'immobilisa sous la porte et, après s'être assuré que les serpents ne préparaient aucun retour offensif, il jeta sa veste à demi consumée sur le sol et entreprit de l'éteindre à coups de talons.

Alors, il se mit à rire.

— Je devais avoir l'air d'une ménagère chassant les mouches à coups de torchon.

Il s'interrompit et redevint sérieux.

— Ce que j'aimerais savoir, continua-t-il, c'est l'identité de celui ou de ceux qui ont amené ces serpents ici. Ils étaient trop nombreux pour que leur présence soit due au seul hasard. Serait-ce encore un coup des Frères d'Osiris et de notre ami Achmed ? Dans ce cas, ce qu'il faudrait savoir, c'est comment ces bestioles sont parvenues jusqu'ici...

Morane ne devait pas avoir le loisir de répondre, ou tout au moins d'essayer de répondre à ces questions. De très loin, une voix lui parvenait, et elle disait :

— Que se passe-t-il là, en bas ? Que se passe-t-il ?... Est-ce vous commandant ? Est-ce vous ?... Répondez !... Mais répondez, bon sang !...

Cette voix, Bob n'avait eu aucune peine à la reconnaître. C'était celle de Bill Ballantine.

IX

Tout d'abord, Morane était demeuré incrédule, comme si les sons lointains et les paroles qu'il venait de percevoir avaient été un produit de son imagination. Comment, en effet, Bill aurait-il pu parvenir jusque-là ? Aurait-il pu, de son côté, entreprendre des recherches qui lui auraient permis, à lui aussi, de pénétrer, par une autre voie, dans ces souterrains ?

La voix retentit à nouveau.

— Commandant !... Est-ce vous ?... Répondez !... Où êtes-vous ?... Mais répondez donc ?...

Cette fois, Bob put localiser les sons de façon précise : ils venaient d'en haut.

Il leva la tête et, au-dessus de lui, il crut distinguer une vague lueur. Il se souvint alors de l'ouverture, obstruée par la statue tombée et qui, selon Achmed, permettait jadis de descendre dans le temple secret.

Mettant les mains en porte-voix autour de sa bouche, le Français hurla, la tête toujours levée :

— Hello, Bill !... Je t'entends... Où es-tu ?

La voix de l'Ecossais répondit aussitôt :

— Dans le transept, avec le professeur, miss Sigrid et M. Mamoudi. Nous avons entendu des coups de feu venant de dessous le sol et nous sommes accourus. Et vous, où êtes-vous ?

— Dans le Temple des Crocodiles... Je l'ai découvert...

— Pouvons-nous venir vous rejoindre ?

— Ce serait difficile, car je ne sais pas moi-même comment en sortir...

— Que voulez-vous dire ?

En dépit de l'éloignement, Bob crut distinguer de l'inquiétude dans la voix de son ami. Cependant, il ne jugea pas utile de renseigner Bill sur les circonstances de sa captivité dans la crypte, car il devait hurler pour se faire entendre.

— Je vais essayer de trouver le moyen de sortir d'ici, se contenta-t-il de dire. En attendant, méfiez-vous de Hassim...

— Hassim ?... Il n'est donc pas avec vous, commandant ?

— Non, il m'a brûlé la politesse... Mais ce serait trop long à expliquer... Qu'il vous rejoigne ou non, méfiez-vous de lui... Bien entendu, vous n'avez pas encore trouvé le moyen de bouger cette statue...

— Le moyen ?... Comment aurions-nous pu ?... Elle pèse des tonnes... Si nous avions réussi, il ne nous resterait plus qu'à vous remonter à l'aide d'une corde, mais...

— Je me débrouillerai, coupa Morane. À bientôt...

Il interrompit la conversation.

« Me débrouiller ! Songea-t-il. Mais comment sortir d'ici ?... Le chemin que j'ai emprunté pour venir m'est interdit par l'incendie, qui doit toujours couvrir. M'y aventurer serait me condamner infailliblement à la mort par asphyxie... »

Pendant un instant, il demeura songeur, à passer et à repasser la main dans ses cheveux coupés en brosse, puis il enchaîna sur ses pensées :

« Tout ce qui me reste à faire, c'est visiter les autres enfilades de chambres. Peut-être, au fond de l'une d'elles, trouverai-je un passage semblable à celui par lequel je suis venu... »

Et, soudain, il sursauta, comme sous le coup d'une brusque révélation.

— Les serpents !... murmura-t-il. Les serpents !...

Si, comme il le pensait, les reptiles avaient été introduits dans le temple par une main criminelle, cela avait dû être par un second passage, et peut-être était-ce vers ce même passage qu'instinctivement ils s'étaient dirigés en fuyant.

— Peut-être !... fit Bob. Peut-être...

Il haussa les épaules et murmura encore :

— Après tout, cela ne me coûtera rien d'aller jeter un coup d'œil...

Quand il eut récupéré les objets tombés de ses poches, tous de première nécessité, comme une boussole, des piles de rechange et un couteau à cran d'arrêt, il s'enfonça dans le couloir par lequel les serpents avaient fui. Dans sa main droite,

il tenait ce qui restait de sa veste et, dans la gauche, son briquet, prêt à enflammer la première à l'aide du second en cas d'un retour offensif des reptiles. Quant à sa lampe, il se l'était accrochée au cou avec un bout de ficelle, à la façon d'un pendentif.

Tout en jetant autour de lui des regards attentifs, il parcourut les six couloirs, franchit les six salles et, dans la dernière, ce qu'il espérait sans y croire se révéla à lui. Dans la muraille du fond, une ouverture béait, à demi masquée par un bloc de pierre monté, lui aussi, sur pivots. Il n'y avait pas à douter : les serpents étaient venus, ou plutôt avaient été introduits par là, et c'était par là également qu'ils avaient fui.

Avec circonspection, Bob fit pivoter davantage le bloc de pierre et fouilla du rayon de sa lampe les profondeurs d'une galerie semblable à celle qu'il avait empruntée en venant. Comme il avait maintenant davantage à redouter des hommes ayant introduit les serpents dans le sanctuaire que de ces serpents eux-mêmes, il jeta son lambeau de veste et mit le revolver au poing. Ensuite, il se glissa par l'ouverture et s'avança dans le passage.

Il ne dut pas marché longtemps avant de retrouver, comme dans la première caverne, l'amoncellement des momies. Momies de crocodiles, d'autres animaux et d'hommes. Les parois étaient également rendues poisseuses par les émanations de bitume. « Pourvu, songea-t-il, que quelqu'un ne s'avise pas à nouveau de mettre le feu à tout cela... » Mais il ne pouvait songer à reculer, car continuer était le seul moyen pour lui de rejoindre ses amis. D'autre part, il ne s'étonnait pas de l'identité de ce souterrain avec celui qu'il avait déjà visité, car Achmed avait affirmé que les collines environnant le temple étaient ainsi creusées de cavernes servant de nécropoles, et il était probable que, sans doute pour des raisons rituelles, le sanctuaire avait été aménagé au centre même de ce réseau de galeries et de grottes.

Les inconnus qui avaient introduit les serpents dans le temple ne devaient pas être demeurés sur place, car Morane ne fit aucune mauvaise rencontre et, une demi-heure plus tard, il retrouvait la lumière du jour par un étroit soupirail. Quand il se fut glissé au-dehors, il jeta un regard circulaire sur les environs.

Les collines désertiques l'entouraient, et il lui suffit d'un coup d'œil à sa boussole de poche pour connaître la direction à prendre pour rejoindre ses compagnons.

Après avoir soigneusement repéré l'emplacement du soupirail, il se mit en marche. Il allait vite, mais en ayant soin de scruter sans cesse les alentours. Il avait trop l'habitude de ce genre d'aventure pour ne pas savoir que c'était lorsque tout allait très bien, qu'il fallait commencer à se méfier. Cette fois, il avait réussi trop facilement à recouvrer sa liberté, et il s'attendait à chaque instant à ce que quelque nouveau danger fondît sur lui.

Pourtant, il atteignit la cuvette, au fond de laquelle s'élevait le temple, sans avoir fait la moindre mauvaise rencontre.

Dix minutes plus tard, ses compagnons l'entouraient, le pressant de questions. Par phrases rapides, Bob les mit au courant de ce qui lui était arrivé au cours des dernières heures. Quand il eut terminé, il s'enquit une nouvelle fois de Hassim, mais celui-ci n'avait pas reparu.

— Croyez-vous qu'il ait réellement voulu attenter à votre vie, Bob ? s'enquit miss Sigrid.

— Le contraire m'étonnerait, dit le Français. Puisqu'il a disparu juste avant l'incendie, il est normal que mes soupçons se portent sur lui...

Mais la jeune fille ne semblait pas convaincue.

— Souvent, par le passé, Achmed a servi mon père, et cela avec une fidélité à toute épreuve. Et il vous aurait condamné ainsi, délibérément, à une mort horrible ?... J'ai peine à croire cela...

— Que vous ayez peine à le croire ou non, petite fille, fit encore remarquer Morane, les faits sont là. Jusqu'à preuve du contraire, nous devons considérer Achmed comme coupable...

— Bob a raison, intervint le professeur Clairembart, qui pourtant n'était pas l'homme des jugements hâtifs. Tout plaide contre notre guide. À commencer par son absence...

— Il n'a peut-être pas eu la chance de Bob, émit encore la jeune fille. Et s'il était mort ?

Il y eut un instant de flottement parmi les interlocuteurs, mais Omar Mamoudi balaya les hésitations.

— Aristide et le commandant Morane ont raison. Tout accuse Achmed... Réfléchissons un peu. Toute sa vie, il a travaillé pour des rogatons, tour à tour guide, drogman ou pillleur de sépultures. Or, ces métiers, à part le dernier peut-être, quand on a de la chance – ce qui ne semble pas avoir été, par le passé, le cas de notre homme –, n'ont jamais enrichi personne. Mais ne peut-on pas supposer qu'Achmed, malade, ait fini par réunir assez de renseignements pour parvenir jusqu'aux trésors du Temple des Crocodiles. Ces trésors une fois monnayés, ce qui ne sera guère difficile, il sera riche ; il pourra gagner l'Angleterre ou tout autre pays d'Europe pour s'y faire soigner, enrayer les progrès de la terrible maladie qui le ronge, guérir peut-être... C'est à ce moment qu'Erik Elgmar arrive en Egypte. Il veut lui aussi gagner le temple secret, et Hassim sait qu'il ne parviendra pas à l'en dissuader. Alors, il réunit quelques sacripants et, afin de faire peur à Elgmar, invente cette pseudo-société des Frères d'Osiris. Comme Elgmar passe outre aux menaces, il le fait assassiner. Mais notre scélérat joue de malheur. Nous aussi, et miss Elgmar, sommes tentés par la découverte du sanctuaire. Son premier attentat, dans les ruelles du Vieux Caire, échoue. Alors, il décide de nous conduire, persuadé qu'il lui sera plus aisé d'avoir raison de nous dans les solitudes du désert. Une embuscade, tendue par ses complices, est déjouée grâce à l'action audacieuse du commandant Morane, et Achmed comprend que c'est celui-ci qu'il lui faut éliminer tout d'abord. Morane disparu, il aura les coudées plus franches pour venir à bout de nous...

« La suite, vous la connaissez. Il entraîne Morane dans les cavernes et, n'osant pas l'attaquer ouvertement, tente de l'enfumer...

L'Egyptien s'interrompt et, du regard, fit le tour de l'assistance pour demander :

— Que pensez-vous de mes déductions ?

— Je pense, dit Bill, que si vous ne les aviez faites, je les aurais formulées à votre place...

— Et vous, Aristide, qu'en pensez-vous ?

Le vieil archéologue hocha longuement la tête.

— Je pense, en effet, que bien des choses parlent contre Hassim. S'il en est ainsi, il faut le mettre sans retard hors d'état de nuire...

— Oui, mais avant cela, il faudrait le retrouver, fit remarquer Morane. Bill va m'accompagner et nous allons nous mettre à sa recherche...

Miss Elgmar s'approcha du Français et posa la main sur son bras.

— Si vous retrouvez Achmed, Bob, promettez-moi de faire l'impossible pour le prendre vivant. Je n'oublie pas qu'il est un ancien compagnon de mon pauvre père, et il nous faut lui laisser une chance de se disculper. Nous n'avons pas le droit de nous instituer juges...

— Ah ! ça, miss Sigrid, éclata Ballantine, est-ce que vous nous prendriez pour des mangeurs de petits enfants, par hasard ? Nous n'avons pas l'intention de nous élever en justiciers, mais là, pas du tout ! Ce que nous voulons, c'est mettre Hassim hors d'état de nuire au cas où il aurait envie de nous jouer quelque nouveau tour pendable...

La main de la jeune fille était demeurée posée sur le bras de Morane, et ses yeux rivés aux siens, pour bien montrer que c'était de lui, et de personne d'autre, qu'elle cherchait une assurance.

— Soyez tranquille, petite fille, dit Bob avec un sourire, rien n'arrivera à Achmed tant qu'il ne nous obligera pas à défendre nos vies. Et, même dans ce cas, nous tenterons, dans la mesure du possible, de l'épargner...

*

— Croyez-vous, commandant, que nous ayons la moindre chance de retrouver notre homme ?

— Je le pense, Bill, à moins qu'Achmed n'ait péri asphyxié comme j'ai failli l'être moi-même. Dans ce cas, il faudrait croire à son innocence et supposer l'intervention d'une tierce personne.

— Sincèrement, y croyez-vous à cette innocence ?

Morane demeura un instant songeur, puis il secoua la tête.

— Non, Bill, je n'y crois pas. La comédie de la peur qu'Hassim m'a jouée dans les cavernes parle contre lui. Voilà pourquoi je pense que, bientôt, nous aurons de ses nouvelles. En effet, croyant m'avoir éliminé, il n'a aucune raison de s'arrêter en si bon chemin. Tôt ou tard, il se manifestera...

Tout en devisant de la sorte, Bob Morane et Bill Ballantine chevauchaient à travers les collines. Le plan de Bob était simple : gagner l'entrée des cavernes où Achmed lui-même l'avait mené quelques heures plus tôt. Une fois là, Bill et lui étant d'assez habiles pisteurs, il leur serait relativement aisé de retrouver la trace du fugitif pour tenter ensuite de le rejoindre.

Ils atteignirent sans encombre l'entrée des grottes, mais là une surprise les attendait. Au lieu des empreintes de pas de deux hommes, ils trouvèrent celles de quatre ou cinq individus.

L'Ecossais et Morane échangèrent un regard, où se lisait de la surprise.

— J'ai l'impression, commandant, que les choses se compliquent, fit Ballantine.

Les deux amis avaient l'habitude de se comprendre à demi-mots.

— Oui, Bill, opina Morane. Et j'ai l'impression également que nous avons accusé trop vite ce pauvre Achmed...

Une moue contrite crispa le large visage rougeaud de l'Ecossais.

— Croyez-vous, commandant, qu'il soit...

Le Français eut un signe de tête affirmatif.

— J'en ai bien peur, mon vieux Bill... J'en ai bien peur... Il est fort probable qu'il n'ait pas eu ma...

Le mot « chance » ne sortit pas d'entre les lèvres de Morane. Tout près, un bruit léger avait retenti. Bob et Ballantine, qui étaient toujours penchés sur le sol, se redressèrent.

— Avez-vous entendu, commandant ? fit le géant. On aurait dit...

— Un gémissement... Oui...

Se relevant tout à fait, Bob tendit le bras dans une direction précise.

— Cela venait de ce côté... Allons voir...

Tout en parlant, il tirait son automatique et il continua :

— Prenons nos précautions... On ne sait jamais, cela pourrait fort bien être un piège. Avec les Frères d'Osiris, on n'en est pas à une surprise près...

Ils contournèrent un rocher et, là, ils distinguèrent, tassée dans un coin d'ombre, une forme humaine. Tout de suite, les deux amis reconnurent à qui ils avaient affaire.

— Achmed ! s'écria Ballantine.

Le turban du lépreux était taché de rouge et, sur son visage aux traits déformés, un large filet de sang coulait.

Durant un moment, Morane et Ballantine crurent que le guide était mort, mais il poussa un nouveau gémissement et ses paupières se soulevèrent. Il dut reconnaître Bob, car il grimaça un sourire et balbutia quelques mots.

— Commandant Morane... je croyais que... vous étiez...

— Ne parlez pas, Achmed...

Bob s'était agenouillé auprès du lépreux, dont il déroula le turban. Le crâne apparut, prématurément chauve. Rapidement, Bob inspecta la blessure. Celle-ci était large, les bords déchiquetés, et elle semblait avoir beaucoup saigné. D'après ce que Morane put en juger, elle devait avoir été produite par un objet contondant. Pourtant, les os du crâne eux-mêmes ne paraissaient pas avoir été endommagés.

— Je crois que ce ne sera rien, Achmed, rassura Morane. Vous avez la tête plus dure que celle d'un buffle... Mais dites-moi ce qui s'est passé...

— Donnez-moi à boire... gémit le blessé. Ensuite, je vous dirai...

Bill Ballantine alla chercher une des petites outres en peau de chèvre accrochées à la selle des mulets et, après avoir bu, le lépreux commença :

— Je marchais à quelques... mètres derrière vous... commandant Morane... quand... comme vous aviez dépassé un tournant... j'ai senti que l'on bougeait... derrière moi... J'ai voulu crier... Mais j'ai reçu un coup sur le crâne et ai perdu connaissance... Quand j'ai repris conscience, j'étais entouré de fumée et j'ai compris que l'on avait mis le feu... aux momies... Réunissant mes forces... je me suis traîné jusqu'ici... et me suis

écroulé sans conscience... épuisé... Je n'espérais plus que la mort... quand vous êtes venu...

Le blessé s'interrompt, puis il sourit.

— Je vous croyais mort... commandant Morane... Mais vous êtes vivant... Allah est grand !... Il protège ses dignes enfants !...

Bob ne dit rien, mais au fond de lui-même il ne se sentait guère fier. N'avait-il pas soupçonné Hassim des pires scélératesses, et voilà que ce même Hassim bénissait Allah de le voir en vie, lui, Bob Morane ? « Cela m'apprendra à me fier aux apparences, songea le Français. Il faut des preuves pour juger un homme... »

— Bien entendu, Achmed, demanda-t-il, vous n'avez pas aperçu vos agresseurs...

Le guide eut un signe de tête négatif.

— Ils m'ont frappé par derrière... je vous l'ai dit... commandant Morane... Quand j'ai repris mes sens... la fumée m'entourait... et ils avaient disparu...

Un grognement de colère échappa à Ballantine.

— Encore un coup des Frères d'Osiris ! éclata le géant. Je donnerais beaucoup pour savoir ce qui se cache derrière cette ridicule marque de fabrique...

Le colosse brandit des poings aussi gros que des jambons et acheva :

— Ah ! si je les tenais, ces croquemitaines à la manque, ce que j'aurais plaisir à leur arracher les oreilles pour les leur faire manger de force !

La vindicte de Morane n'était pas à ce point sanguinaire. N'empêche que, de plus en plus, il se sentait curieux de savoir, non pas, comme Bill, ce qui se cachait derrière les Frères d'Osiris, mais à QUI ils obéissaient.

X

Quand Bob Morane, Bill Ballantine et Achmed Hassim furent de retour au temple et que miss Sigrid, le professeur Clairembart et Omar Mamoudi eurent connaissance de l'attentat dont le guide avait été victime, un bref conseil de guerre réunit les membres de l'expédition, afin de savoir si, oui ou non, on allait s'entêter et explorer à fond le sanctuaire souterrain.

Fait étrange, tout le monde fut cette fois d'accord, en dépit des dangers que l'on pouvait courir, pour pénétrer dans le Temple des Crocodiles et tenter de lui arracher ses secrets. Selon l'avis général, à présent qu'une voie d'accès avait été découverte, il eut été ridicule de reculer. Chez miss Elgmar, le professeur Clairembart et Mamoudi, cette raison se doublait, chez la première, du désir d'accomplir le vœu d'un père défunt, chez le second d'une curiosité toute scientifique et, chez le troisième, de la passion du collectionneur. Bob Morane et Bill Ballantine, eux, obéissaient à un autre mobile : l'espoir de démasquer ces mystérieux Frères d'Osiris, aux desseins si obscurs. Quant à Achmed, on l'avait engagé comme guide et, tout vieux pirate qu'il fut, ou avait été, il n'en connaissait pas moins le sens du mot « fidélité » ; à cela, ni un coup sur le crâne, ni les soupçons dont il avait été l'objet ne changeaient rien.

Comme les mulets ne pouvaient pénétrer dans les cavernes, il fallut les abandonner provisoirement, à l'ombre et solidement entravés, dans le temple supérieur. Chargé d'un minimum de bagages, les cinq hommes et la jeune fille se mirent en route pour l'entrée des galeries par lesquelles Bob s'était échappé du sanctuaire aux crocodiles. Quand ils y parvinrent, le soir tombait, mais cela n'avait guère d'importance puisque, de toute façon, il faisait nuit dans les cavernes.

On parvint dans le temple souterrain sans que les Frères d'Osiris ne se fussent manifestés et, tout de suite, dès leur entrée dans la rotonde, miss Sigrid, le professeur Clairembart et Omar Mamoudi s'étaient extasiés sur la parfaite conservation des lieux. En effet, n'étant pas exposées aux intempéries, n'ayant jamais connu la morsure des vents de sable, ni les brûlures du soleil, ni la force fracassante du froid nocturne, les statues et sculptures étaient demeurées intactes, tout à fait comme si les artistes avaient terminé leur travail quelques années plus tôt à peine. Seules, par endroits, les peintures murales avaient quelque peu souffert de l'humidité, mais dans l'ensemble elles demeuraient en bon état.

Bill, lui, devait surtout avoir son attention attirée par les crocodiles, qu'il croyait être en or massif. Il tournait autour d'eux, les caressait du bout des doigts, puis esquissait un pas de gigue écossaise en poussant des cris, également originaire des rives du Loch Ness et du Canal de Calédonie, mais que n'auraient cependant pas désavoués une demi-douzaine de Sioux un jour de grand powow.

— De l'or ! clamait le géant, qui pourtant montrait généralement un certain détachement vis-à-vis des biens de ce monde. C'est de l'or !... Des tonnes d'or !...

— Inutile de t'emballer, Bill, fit Morane en riant. Ce n'est que du bois doré, tout simplement...

Le colosse lança un regard lourd de reproches à son ami.

— Et s'il me plaît, à moi, commandant, d'imaginer que c'est de l'or massif ?

— Or massif ou non, intervint Clairembart, cette crypte est d'un extraordinaire intérêt archéologique. Quand nous l'aurons étudiée en détails, elle nous apportera des renseignements précieux sur le culte que les Anciens Egyptiens portaient à certains animaux. Il est fort probable que, jadis, on adorait dans cette région un crocodile sacré dont les pouvoirs passaient pour particulièrement vastes. Quand il mourut, on aménagea pour lui ces souterrains, à la fois temple et tombeau... Si sa momie se trouve ici quelque part, elle doit être, comme c'était la coutume, accompagnée de nombreux trésors, archéologiques ou autres. À nous de les trouver. Bien sûr, ce ne sera pas facile, car les

bâisseurs égyptiens avaient la spécialité des constructions truquées, avec portes dérobées, murs pivotants, dédales capables de faire perdre son chemin à Ariane elle-même...

Pourtant, le savant avait compté sans la fée qui, à la naissance de Ballantine, avait placé dans son berceau une pelote de ce même fil que, jadis, s'il faut en croire la mythologie, la fille de Minos remit à Thésée pour lui permettre de retrouver sa route à travers le labyrinthe de Crête. En effet, pendant que Clairembart parlait, l'Ecossais continuait à s'occuper des grands crocodiles dorés, qui semblaient réellement lui avoir « tapé dans l'œil ». Il tournait autour d'eux, les observait sur toutes leurs faces, les caressait, essayait de les soulever. Et, soudain, il s'écria :

— Mais, ma parole, on dirait qu'elle est vivante, cette bestiole ! Voilà qu'elle se met à bouger !...

Bien entendu, la bestiole en question n'était pas vivante, mais sur une poussée précise du géant, elle avait pivoté sur elle-même, en même temps que la longue dalle plate lui servant de socle, pour découvrir une ouverture rectangulaire, où s'amorçait un escalier.

— J'ai l'impression, professeur, fit Morane avec entrain, qu'il ne nous faudra pas chercher longtemps l'emplacement du trésor que vous venez d'évoquer. Si la chance continue à nous sourire, il doit être là, sous nos pieds...

Le Français se tourna vers miss Elgmar, pour continuer :

— Eh bien ! Sigrid, je crois que vous voilà arrivée à vos fins. Bien sûr, rien n'est encore certain... Je suppose que vous tenez à savoir le plus vite possible ce qu'il y a au bas de ces marches...

— Nous y tenons tous, commandant Morane, intervint Mamoudi, et je me demande ce que nous attendons...

— De prendre quelques précautions, tout simplement, jeta Bob. N'oublions pas que les Frères d'Osiris peuvent nous guetter et nous enfermer tous dans le caveau pour nous y faire périr de faim et de soif... Achmed demeurera ici pour monter la garde et, à la moindre alerte, il nous avertira en criant.

Cette sage précaution prise, plus rien ne s'opposait à ce que les explorateurs ne s'aventurassent dans le nouveau souterrain mis à jour par la bonne étoile de Bill Ballantine.

Lorsque, en 1922, Howard Carter pénétra dans la chambre aux trésors du tombeau de Tout-Anch-Amon, il dut éprouver sans doute un émerveillement semblable à celui qui assaillit Bob Morane et ses compagnons quand ils accédèrent à la crypte du Temple des Crocodiles. Certes, les trésors archéologiques enfouis là n'étaient en rien comparables à ceux de la Vallée des Rois, mais ils avaient cependant de quoi plonger quiconque dans le ravissement.

Après avoir descendu une cinquantaine de marches d'un escalier bordé de niches abritant des statues, et représentant toutes Soukhos, le dieu à la tête de Saurien, les quatre hommes et la jeune Suédoise durent suivre un couloir assez large menant à un complexe de salles, onze en tout, reliées entre elles par des passages aux murs décorés. Ces salles, encombrées d'objets de culte, de statues, beaucoup en or ou incrustés d'or, étaient disposées en cercle autour de l'une d'elle un peu plus vaste que les autres, et au centre de laquelle reposait un grand sarcophage de pierre dont le couvercle sculpté représentait la forme d'un gigantesque crocodile.

— C'est ici, nous ne pouvons en douter, dit Clairembart, que repose la momie du crocodile sacré qui était adoré dans la région. Ce crocodile devait être considéré comme une incarnation du dieu Soukhos qui comme le pense Maspero, était le démiurge qui, le jour de la création, sortit de l'eau originelle pour organiser le monde, tout comme le crocodile sort du Nil pour déposer ses œufs sur la plage. De là à identifier Soukhos à ce saurien, il n'y avait qu'un pas que les Egyptiens, grands créateurs de mythes, n'hésitèrent pas à franchir... Cela explique la vénération que l'on portait aux crocodiles, qui étaient un peu considérés comme des incarnations du créateur de toutes choses. Cela explique aussi le décorum avec lequel notre animal sacré a été inhumé, puisque ses adorateurs l'identifiaient au dieu suprême...

Tout autour du sarcophage, des objets de culte s'entassaient, beaucoup en or, ou en bois doré incrusté de pierreries.

— Les richesses entassées ici, fit remarquer Ballantine, pourraient faire la fortune de dix familles...

— Oui, de dix familles, murmura Sigrid d'une voix rêveuse, presque à regret. Pourtant, ce serait un sacrilège de fondre ces œuvres d'art. De semblables trésors archéologiques sont sacrés et leur valeur réelle dépasse celle du métal dont ils sont faits...

De telles paroles, sorties de la bouche d'une jeune et jolie fille, rendue pauvre par les recherches de son père, sonnèrent agréablement aux oreilles de Morane, qui regrettait de moins en moins, malgré les dangers courus jusqu'ici, de s'être lancé dans cette aventure.

— Ne nous désespérons pas avant coup, dit-il à l'adresse de la Suédoise. Demain, nous ferons un rapide inventaire de tous ces trésors. En attendant, nous allons nous reposer, car il se fait tard déjà et nous avons eu une journée chargée. Tour à tour, nous monterons la garde afin de prévenir une éventuelle attaque des Frères d'Osiris...

— Je veillerai le premier, commandant, proposa Bill. Et, ensuite, le professeur... Vous avez eu pas mal d'émotions aujourd'hui, et quelques heures de sommeil ne vous feront pas de mal...

Morane n'insista pas. La journée qu'il venait de vivre avait en effet été fort mouvementée, et il avait besoin de repos. Omar Mamoudi dut le comprendre également, car il insista :

— Et ce sera moi qui prendrai le troisième tour de garde. Ensuite, vous me relaierez, commandant Morane. De cette façon, vous aurez pu dormir six heures de suite...

— J'accepte cet arrangement, sourit Bob. Regagnons la salle aux crocodiles. Là, nous nous organiserons pour la nuit...

Il en fut fait ainsi. Après avoir avalé un frugal repas composé de biscuits secs, de viande en conserve et de figues, le tout arrosé d'eau tirée des outres, les membres de l'expédition gonflèrent les matelas pneumatiques et s'enroulèrent dans leurs sacs de couchage. Seul, Bill resta éveillé. Il alla s'asseoir sur l'un des crocodiles de bois doré, et quand il fut persuadé que ses

compagnons étaient tous bien endormis, il tira de sa poche une minuscule fiasque de métal chromé, qu'il ouvrit pour en humer le contenu avec délice.

Après avoir souri à la fiasque, il murmura :

— Voilà longtemps que j'avais envie de « prendre l'air du pays »... Doit y avoir un tas de microbes dans ces caves, et mieux vaut prendre ses précautions... Un bon petit coup de préventif n'a jamais fait de tort à personne... Mieux vaut prévenir que guérir, dit la sagesse populaire...

Et, sûr de n'être vu par quiconque, il porta le goulot de la fiasque à ses lèvres et but une grande lampée de whisky.

Pourtant, Morane ne dormait pas. Il était en effet parvenu à ce point de fatigue où le sommeil fuit, comme effarouché. Non que Bob fût une mauviète, mais il faut reconnaître que sa fuite à travers les cavernes, devant l'incendie, et l'angoisse mortelle qui s'en était suivie, aurait eu pour résultat de saper la résistance nerveuse des plus vigoureux parmi les hommes.

Donc, Morane ne dormait pas, et il avait assisté au manège de son ami. Quand il le vit boire, il sourit et songea : « Allons, voilà notre ami Bill en train d'accomplir un acte patriotique. Et, le mieux, c'est qu'il ne faudra pas le décorer pour ça. Il saura se récompenser lui-même... en buvant un second coup ».

Bob se sentit alors en paix, car il savait que ses compagnons et lui étaient bien gardés : tant qu'il y aurait du whisky dans la fiasque, Bill ne s'endormirait pas.

Et, soudain, le sommeil plongea sur le Français et s'en rendit maître.

XI

Une sensation d'étouffement réveilla Morane. Il avait mal à la tête et respirait difficilement, comme si l'air avait été remplacé par un autre gaz, âcre, trop lourd pour les poumons. Ses tempes battaient comme des tambours et une douleur sourde lui vrillait le crâne. Il ouvrit les yeux et s'étonna de se trouver dans l'obscurité totale alors que, logiquement, celui de ses compagnons qui montait la garde aurait dû tenir une lampe allumée.

D'un geste plus automatique que réellement conscient, il chercha sa torche et, l'allumant, jeta un coup d'œil à sa montre. Sa vue était brouillée, mais il parvint néanmoins à distinguer les détails du cadran. Il y avait cinq heures qu'il dormait et, logiquement, Mamoudi devait veiller. Pourtant, il eut beau promener le faisceau de la torche autour de lui, à travers toute la vaste salle, nulle part il ne devait découvrir le collectionneur.

« Où donc peut-il être ? se demanda Bob. Est-ce que, par hasard, il serait allé dormir ?... »

Une somnolence de plus en plus lourde, indépendante de sa fatigue, s'emparait de lui, et il comprit que, bientôt, il ne pourrait plus lutter.

« Il y a quelque chose de louche qui se passe... Quelque chose de louche... »

Ses yeux se fermèrent et il eut toutes les peines du monde à les rouvrir.

« Je dois me rendre compte !... songea-t-il avec colère. Je dois me rendre compte !... »

Avec autant de peine que s'il avait soudain pesé une tonne, il s'extirpa de son sac de couchage et, sa lampe braquée, s'approcha en titubant de l'endroit où Mamoudi s'était couché. Mais personne ne reposait là.

— Quelque chose de louche !... murmura Bob. Quelque chose de louche !...

Il se sentait de plus en plus lourd, et il eut l'impression de baigner dans une légère fumée grise, qu'il voyait danser dans la lumière de la lampe.

« Est-ce que, par hasard, notre ami Omar grillerait une cigarette ? »

Il appela :

— Mamoudi !... Mamoudi !...

Mais c'était à peine si sa voix franchissait le bord de ses lèvres. Chacun de ses pieds pesait maintenant cent kilos et il avait de la peine à les déplacer. Tout son être devenait de plomb. Et, tout à coup, dans un éclair de lucidité, il comprit. « La fumée... La fumée... » Et puis « Je dois prévenir les autres... Je dois les prévenir... »

Titubant de plus en plus, il se dirigea vers miss Elgmar, dont la couche était la plus proche mais, à ses appels, bien qu'il secouât le matelas pneumatique du pied, la tête blonde ne bougea pas. Il alla vers Bill, puis vers le professeur Clairembart, mais sans plus de succès.

— Ah ! ça, murmura-t-il, sont-ils tous morts ?

Il ne le croyait pas, car à la lueur de sa torche électrique, il s'était nettement rendu compte que ses amis respiraient. Alors ?...

— Ont tous besoin de sommeil, soliloqua-t-il encore dans un souffle. Il bâilla à se décrocher la mâchoire et répéta :

— Ont tous besoin de sommeil... Sauf Mamoudi... C'est le plus vaillant... Plus vaillant...

Nouveau bâillement, puis nouveau murmure.

— Quelque chose de louche là-dessous... Quelque chose de louche... Et cette fumée... Qu'est-ce que c'est que cette fumée ?... Je...

Il étouffa un troisième bâillement et ne trouva plus la force de parler.

— Si l'on pouvait appeler parler la série de balbutiements qu'il avait laissé échapper jusqu'ici – ni même de penser. Une seule préoccupation lui restait : gagner son propre matelas pour s'y laisser tomber, car il se sentait aussi éveillé qu'une momie dans ses bandes. Si quelqu'un lui avait dit qu'il était embaumé, il l'eût cru.

Pas à pas, dormant debout, Bob se traînait vers son matelas mais, pour atteindre ce dernier, il devait passer à proximité de l'escalier menant aux chambres funéraires. Le crocodile de bois doré n'avait pas été remplacé, et la trappe était demeurée ouverte. Morane allait la dépasser quand, soudain, les forces lui manquèrent, un voile tomba sur ses yeux et il s'affaissa, pour être aspiré aussitôt par le trou. Instinctivement, il se tassa en boule pour amortir sa chute, retomba sur les pieds, perdit l'équilibre et dégringola, tel un pantin désarticulé, le long des marches. Il entendit le bruit de sa lampe qui, elle aussi, bondissait et rebondissait dans l'escalier. Puis elle se brisa et, autour du Français, les ténèbres se firent totales. À cet instant précis, sa chute prit fin au bas des marches et il demeura étendu, inconscient, sur le sol froid et humide.

*

Quand Bob reprit ses sens, il se trouvait toujours étendu dans les ténèbres. Pas tout à fait cependant car, au sommet de l'escalier, une vague lueur brillait. C'est alors qu'il entendit, au-dessus de lui, dans la salle aux crocodiles dorés, quelqu'un dire, en arabe, langue qu'il connaissait assez pour saisir le sens des phrases :

— Ligotez ces trois messieurs et cette dame tant qu'ils dorment. Ensuite, vous vous mettrez à la recherche du cinquième d'entre eux. Il doit être ici...

La voix, Bob l'avait reconnue : c'était celle d'Omar Mamoudi. Et il comprit que le collectionneur, pour des raisons encore obscures, les avait endormis, miss Sigrid, le professeur Clairembart, Bill, Achmed et lui Morane se souvenait de cette fumée qui, tantôt, baignait la salle supérieure. Sans doute possédait-elle des vertus soporifiques. En tombant dans le caveau, Bob avait probablement été soumis moins longtemps que ses compagnons à ses effets, ce qui expliquait qu'il se fut réveillé plus rapidement.

Maintenant, le Français avait retrouvé toute sa lucidité.

« Une chance que je ne me sois pas cassé les reins en tombant », songea-t-il. Serrant les poings, il pensa encore :

« Mamoudi était derrière tout cela. Et moi qui soupçonnais Hassim !... »

Lentement, prenant garde de faire le moindre bruit, il se releva. Rapidement, il se tâta les membres et le corps pour se rendre compte s'il n'avait rien de cassé. À plusieurs reprises, il fit bien la grimace lorsque ses doigts touchaient une ecchymose. Pourtant, sa hâtive auscultation se révéla satisfaisante.

« Du moment que je suis intact, songea-t-il, rien n'est perdu, et je vais m'arranger pour jouer un tour à Mamoudi et à ses complices. Ah ! si seulement j'avais une arme... » Mais, pour dormir, il avait débouclé la ceinture supportant son automatique, qu'il avait placé à portée de sa main. Quand un instinct l'avait réveillé, il n'avait pas songé, groggy comme il était, à se munir de l'arme.

« Il faudra jouer serré, car ils sont plusieurs, et je n'aurai que mes poings pour me défendre... Mes poings... et la ruse ».

Retenant sa respiration, Morane demeurait au bas de l'escalier. Tout ce qu'il percevait maintenant au-dessus de lui, c'était le bruit des pas d'un homme marchant de long en large. Sans doute s'agissait-il de Mamoudi qui trompait ainsi son impatience pendant que ses complices ligotaient Sigrid, le professeur, Bill et Achmed.

Cela dura cinq ou six minutes, peut-être davantage, puis le collectionneur parla à nouveau, toujours en arabe.

— À présent, vous allez vous mettre à la recherche du commandant Morane. Fouillez cet étage d'abord, car nous savons qu'il existe plusieurs issues. Nous gardions la seule qu'il connaisse, mais il peut en avoir découvert une nouvelle, bien que cela m'étonnerait s'il avait abandonné ses amis. Pourtant, nous ne devons rien laisser au hasard, et s'il a fui il nous faudra le rejoindre au plus vite car, tant qu'il sera libre, il présentera un danger pour nous... Quand vous serez assuré qu'il n'a pu quitter le temple et qu'il ne se trouve en aucun endroit de cet étage, vous fouillerez les caveaux. Ceux-ci n'ont pas d'autre issue et, si notre homme s'y trouve, il ne pourra fuir...

Mamoudi se tut, pour dire aussitôt :

— Tiens, voilà nos dormeurs qui se réveillent... Bonjour, Aristide... Bonjour, monsieur Ballantine... Mes hommages, miss Sigrid...

Il y eut un moment de silence pendant lequel, Bob le devinait, ses amis reprenaient leurs esprits. Ce fut Clairembart qui, le premier, parla.

— Que signifie tout ceci, Omar ?... Pourquoi sommes-nous ligotés ?... Je vous somme de vous expliquer !...

Mamoudi ricana.

— L'explication sera brève, mon cher Aristide... C'est moi qui commande les Frères d'Osiris, tout simplement...

XII

Là-haut, à en juger par l'épaisseur du silence ayant succédé aux paroles de Mamoudi, une surprise totale s'était emparée des prisonniers. Bob, lui, toujours tapi au bas de l'escalier, n'éprouvait pas une surprise égale car lorsque, peu de temps auparavant, il s'était aperçu de la disparition du collectionneur, il avait eu vaguement déjà, dans sa torpeur, la notion de sa culpabilité.

Ce moment d'intense stupeur passé, le professeur Clairembart avait explosé :

— Vous, Omar, que je croyais mon ami !... Vous le chef de ces scélérats, de ces criminels !... Je...

L'indignation devait dominer le vieil archéologue, car les paroles s'étranglèrent dans sa gorge.

Omar Mamoudi avait éclaté de rire.

— Vous pouvez m'appeler criminel, Aristide, mais n'est-ce pas un crime que profaner sans cesse les vestiges d'une civilisation qui, ne l'oubliez pas, est celle de nos ancêtres ? On a violé les tombeaux, où nos rois, nos princes et nos princesses devaient dormir de leur sommeil éternel, pour s'approprier leurs richesses. Celles-ci ont été monnayées ; leur or a été fondu, destiné à un usage vil ; des trésors artistiques inestimables ont été enfermés dans des musées, derrière des vitrines poussiéreuses, pour y être soumis à la curiosité d'un public sacrilège des centres de haute culture antique, comme Philae, ont été engloutis sous les eaux lors de la construction de barrages, et la Vallée des Rois elle-même est menacée. N'appellez-vous pas cela des crimes, professeur Clairembart ? Des crimes contre la beauté, contre un patrimoine artistique inestimable, contre les esprits des Ancêtres, contre le respect dû aux dieux de notre passé...

Au fur et à mesure qu'il parlait, le ton de Mamoudi montait, et il était évident que le collectionneur se laissait emporter par

un fanatisme qui, depuis longtemps, couvait en lui. À voir, un peu partout, en Egypte, les iconoclastes de toutes sortes massacrer sans pitié l'héritage millénaire de son pays, il en avait conçu une rancœur qui, son goût passionné pour l'Antiquité aidant, devait rapidement tourner à la haine. Or, de la haine à la folie homicide, il n'y a souvent qu'un pas, et Mamoudi devait l'avoir vite franchi...

Mais le collectionneur continuait à parler.

— Pour châtier ces crimes, ou pour les prévenir, je décidai de créer une organisation que je plaçai sous le signe du dieu de la Mort. De la mort des impies... Ah !... Ah !... Ah !... C'est ainsi que naquirent les Frères d'Osiris. Oh ! à l'heure présente, cette société n'est pas encore bien puissante, mais elle le deviendra et les sacrilèges, quels qu'ils soient, reculeront devant la terreur qu'elle fera régner. Les profanateurs de sépultures seront impitoyablement châtiés, les musées seront dévalisés, les barrages sauteront...

Mamoudi s'interrompit, comme s'il voulait laisser s'apaiser un peu la véhémence qui, de plus en plus, s'emparait de lui.

— Déjà, continua-t-il, j'ai commencé cette œuvre vengeresse. Quand je connus le dessein d'Erik Elgmar de visiter le Temple des Crocodiles, dans lequel j'avais déjà pénétré bien avant ce jour, je décidai d'empêcher à tout prix ce nouveau sacrilège.

» L'homme qui vint me visiter ce soir-là où nous fêtions votre anniversaire, Aristide, n'était autre qu'Elgmar. Il venait me faire part de sa décision de partir le lendemain à la recherche du sanctuaire. Je décidai d'agir sans retard et lançai un de mes hommes sur les traces d'Elgmar, avec mission de le tuer. Il réussit seulement à le blesser à mort, et Elgmar revint au palais pour m'accuser car, avant qu'il ne me quittât, je l'avais menacé. Heureusement, le trépas ne lui laissa pas le temps de formuler cette accusation. Ce fut tout juste s'il put, avant de mourir, parler d'Achmed Hassim, du Temple des Crocodiles et des Frères d'Osiris...

» Quant à la suite, elle est aisée à deviner. Lorsque vous formulâtes le désir, le commandant Morane, monsieur Ballantine et vous, de partir à la recherche du sanctuaire secret,

je m'efforçai de vous en dissuader, mais en vain. Alors, je décidai d'agir contre vous, comme j'aurais agi envers n'importe quel étranger. Quand on s'est tracé une ligne de conduite, il faut la suivre jusqu'au bout, sans faiblesse. C'est sur mon ordre que les Frères d'Osiris nous attaquèrent dans les rues du Vieux Caire, et puis l'autre soir dans le désert. C'est sur mon ordre également que mes hommes ont suivi le commandant Morane et Hassim dans les cavernes pour tenter de les supprimer. Je savais que, le commandant Morane disparu, j'aurais la partie belle. Pourtant, une fois encore, il a réussi à échapper à la mort, à l'incendie, aux serpents...

— Vous n'êtes pas assez malin pour lui, Mamoudi, jeta Ballantine avec hargne. Croyez-moi, le commandant n'a pas fini de vous en faire voir...

— Vous vous illusionnez, monsieur Ballantine. Le commandant Morane n'a pu fuir. Je m'étonne même qu'il ait pu résister aux fumigations soporifiques grâce auxquelles j'ai pu m'assurer sans coup férir de vos personnes. Il doit donc être ici... Mes hommes ne vont pas tarder à le découvrir et, comme il est sans arme, il ne pourra leur résister, car ils l'abattront à vue... Quand ce sera fait, ils reviendront ici et vous supprimeront l'un après l'autre... Comme vous le voyez, je ne tuerai pas de ma propre main les sacrilèges que vous êtes, car je ne suis pas un assassin, moi.

— Qu'êtes-vous donc, monsieur Mamoudi ? interrogea la voix de Sigrid.

— Un justicier ! répondit l'Egyptien avec grandiloquence. Et pour vous prouver qu'il n'y a en moi aucune férocité, je n'assisterai même pas à votre exécution. Je suis comme le juge qui condamne sans se repaître du spectacle d'un châtiment qu'il a ordonné...

— Un juge ?... fit Clairembart d'une voix vibrante d'indignation. C'est un lâche que vous êtes, Omar. Vous ne voulez pas assister aux crimes que vous allez ordonner tout simplement parce que vous avez peur d'en être témoin.

Au silence de Mamoudi, Bob comprit que les paroles du vieil archéologue avaient porté. C'était cela : Mamoudi était un lâche, et il avait peur d'assister aux assassinats dont il était

l'instigateur. Voilà pourquoi il lui restait une chance, à lui Morane, de triompher de ses ennemis, Cette chance s'affirma lorsque le collectionneur parla à nouveau.

— Vous pouvez m'insulter, Aristide, mais ce n'est pas par lâcheté que je refuse d'assister à votre... exécution. Je crois plutôt que ce serait par peur de ma propre faiblesse, dans la crainte d'empêcher, à l'ultime seconde, que l'irréparable ne soit commis... Pourtant, il faut que vous soyez châtié, pour que vos morts servent d'exemple à ceux qui, comme vous, profanent les témoins d'un passé prestigieux...

C'est à ce moment que des bruits de pas se firent entendre, et Bob comprit que les hommes envoyés à sa recherche s'en revenaient. Une conversation s'engagea, en arabe, entre eux et Mamoudi.

— Nous n'avons pas trouvé l'homme que nous cherchons, dit l'un des complices du collectionneur. Pourtant, il n'a pu s'échapper, puisque nous gardions l'une des sorties et que l'autre demeure impraticable à cause du feu. Si d'autres passages existent, il n'a pu avoir le temps de les découvrir...

— Donc, constata Mamoudi, le commandant Morane doit se trouver dans les caveaux. Vous trois allez descendre l'y chercher, pour l'abattre à vue. Toi, Selim, tu demeureras ici pour surveiller les prisonniers. Pendant ce temps, j'irai là-haut apprêter les mules pour le départ. Quand le commandant Morane sera mort, vous tuerez ceux-ci et viendrez aussitôt me rejoindre. La main d'Osiris se sera appesantie sur ces gens impies...

« Ou je me trompe fort, mon vieux Bob, songea Morane, ou cela va être à toi de jouer... Et de jouer serré... Avance le premier pion... » Silencieusement, il se mit à gravir l'escalier aux trois quarts. Là, il se glissa dans une niche servant à abriter une statue de Soukhos, le dieu à tête de crocodile. Tapi derrière l'effigie, Bob ne pouvait être aperçu de l'extérieur. Alors, il fit la seule chose qui lui restait à faire : attendre que l'heure de l'action sonnât.

*

Dans la salle supérieure, la voix de Mamoudi avait à nouveau retenti.

— Voilà l'heure de nous quitter, disait-il à l'adresse des prisonniers. Je regrette vraiment, Aristide, et vous miss Sigrid, et vous monsieur Ballantine, de devoir en être réduit à cette extrémité en ce qui vous concerne, mais je vous ai dit quels sentiments m'obligeaient à vous condamner. Quant à vous, Hassim, vous avez violé trop de vieilles tombes, trop de sanctuaires, aidés trop de profanateurs en leur servant de guide, pour que j'éprouve le moindre scrupule à votre égard...

Au-dessus de sa tête, Bob entendit un bruit de pas frappant les dalles, et il comprit que Mamoudi quittait les lieux. Clairembart dut juger qu'il serait peut-être possible de faire entendre raison à cet homme qui avait été son ami, car il cria :

— Omar, pensez à ce que vous êtes en train de faire ?... Vous ne pouvez être un criminel !... Ce n'est pas possible !...

— Laissez donc, professeur, fit Bill. Cela me ferait mal de supplier ce maniaque ; Tout ce que je lui souhaite, c'est de ne jamais tomber entre mes mains ou entre celles du commandant... si nous nous en tirons, bien entendu.

Quand la voix de Bill se fut tue, Morane perçut fort étouffé, un bruit de sanglot. C'était Sigrid qui pleurait. Quant à Achmed, fort du fatalisme que lui conférait la religion islamique, il n'avait pas proféré une seule parole, s'en remettant sans doute à la seule volonté d'Allah.

De nouveaux bruits de pas, produits cette fois par plusieurs hommes, retentirent au-dessus de Morane, venant dans la direction de l'escalier.

« Cette fois, songea encore Bob, cela va être réellement à mon tour de jouer... »

Il ne se trompait pas car, bientôt, de la lumière brilla dans l'escalier, tandis que des semelles claquaient sur les marches. Doucement, Morane se retira davantage encore au fond de la niche. Les pas se rapprochaient.

« S'ils regardent ici, songea le Français, je suis cuit, bon à être découpé en rondelles... »

Trois silhouettes humaines glissèrent devant la niche et le bruit des pas alla en décroissant dans l'escalier, tandis que l'intensité de la lumière s'atténuait.

« Ouf ! pensa Bob, voilà un mauvais moment de passé. La suite des événements dépend de moi... »

Sans faire de bruit, il se coula hors de la niche et, après un regard vers le bas pour s'assurer que les complices de Mamoudi s'étaient bien enfoncés dans les caveaux, il se mit à gravir silencieusement les marches.

Arrivé en haut, Bob risqua un coup d'œil au ras de la trappe. La salle des crocodiles était éclairée par un seul fanal posé sur le sol et, tout près de ce fanal, se tenait un homme armé d'une carabine et d'un revolver. À en juger par sa djellaba et son turban, ce devait être un Arabe. Il tournait le dos à la trappe et regardait en direction de miss Sigrid, du professeur Clairembart, de Bill et de Hassim, ligotés sur le sol.

« Il va falloir que je le mette hors de combat d'un seul coup, sans lui permettre de pousser un cri d'alarme... »

Pour cela, Bob n'avait aucune arme, mais il espérait n'avoir besoin que de celles mises à sa disposition par Dame Nature. Plus silencieux et léger qu'un ectoplasme apparaissant soudain parmi une assemblée de spirites, il jaillit de la trappe et, en deux bonds aériens, parvint derrière le garde. Il fit un rapide pas de côté, pivota sur lui-même vers la gauche et, faisant accomplir un large demi-cercle à sa main droite, en frappa, du tranchant, la sentinelle à la nuque. L'homme ne poussa pas le moindre cri et, assommé de la plus belle façon, s'écroula la face en avant en lâchant sa carabine qui sonna sur les dalles.

Sans perdre de temps à se demander si ce bruit avait attiré ou non l'attention des Frères d'Osiris en train de visiter les caveaux, Bob parcourut en sens inverse le bref chemin qui le séparait de la trappe et, d'un effort, repoussa le lourd crocodile de bois doré dans sa position primitive, refermant ainsi l'ouverture. Les trois complices de Mamoudi étaient prisonniers dans la crypte au trésor.

Le Français se retourna alors vers ses amis et dit, d'une voix gouailleuse :

— Et voilà !... Passez muscade !... Le tour est joué...

Il se pencha sur le garde et arracha un poignard de sa ceinture en disant :

— Mais ce n'est pas le moment de musarder. Profitons de notre avantage.

Il alla vers Bill et le débarrassa de ses liens. Le géant se redressa en frottant ses poignets endoloris.

— Ces chenapans-là ont serré comme s'ils ficelaient une épaule de mouton, dit-il. Si, un jour, je pouvais rendre la pareille à l'un d'eux...

— L'occasion va t'en être donnée tout de suite, Bill, fit Morane. Prend tes propres cordes et va ligoter le garde avant qu'il ne reprenne connaissance. Pendant ce temps, je vais détacher Sigrid, le professeur et Achmed...

Une minute plus tard, le Frère d'Osiris était ficelé à son tour et la jeune fille, le savant et le guide étaient libres. Tous entourèrent Morane pour le féliciter de son intervention, et aussi pour lui demander des explications. Mais Bob coupa court à tout vain bavardage pour déclarer :

— Avant tout, Mamoudi doit être rejoint. Il est l'instigateur du meurtre d'Erik Elgmar, et il doit être jugé et puni pour ce crime. Bill et moi allons tenter de le capturer pour le remettre ensuite entre les mains de la justice. Pendant ce temps, vous, professeur, vous, Sigrid, et vous, Achmed, vous demeurerez ici pour surveiller notre prisonnier et empêcher ceux d'en bas de s'échapper, au cas où ils trouveraient le moyen d'ouvrir la trappe de l'intérieur. Vous avez des armes ; n'hésitez pas à en faire usage pour vous défendre.

Le Français se tourna vers Ballantine et enchaîna :

— De notre côté, armons-nous, car il est possible que Mamoudi ne se laisse pas capturer sans résister.

Les deux amis récupérèrent leurs automatiques et, sans ajouter une parole, se glissèrent vers l'ouverture du passage permettant d'entrer ou de sortir du temple souterrain.

XIII

Toujours aussi silencieusement, voilant de la main la lumière de leurs lampes, Bob Morane et Bill Ballantine s'avançaient le long du couloir aux momies. Omar Mamoudi possédait une assez sérieuse avance sur eux, mais ils n'essayaient pas de la réduire. Au contraire, ils ralentissaient intentionnellement leur allure afin de ne pas se faire repérer par l'Égyptien, qu'ils voulaient surprendre. Puisque Mamoudi devait attendre ses complices auprès des mulets, dans le temple supérieur, il leur serait aisé de le rejoindre.

Quand ils atteignirent la sortie des cavernes, la nuit régnait au-dehors, et ils en apercevaient un coin de ciel, couleur d'acier bleui et piqué d'étoiles.

Durant quelques minutes, ils demeurèrent blottis au débouché du couloir, prêtant l'oreille, car le chef des Frères d'Osiris pouvait s'être aperçu qu'il était suivi – ce que Morane et son compagnon ne pensaient pas – et les attendre caché derrière un rocher et prêt à ouvrir le feu sur eux.

Comme rien ne semblait bouger au-dehors, ils s'enhardirent cependant.

— Je crois que nous pouvons y aller, souffla Ballantine.

— Je le crois aussi, approuva Morane, mais prenons nos précautions malgré tout. Tirons nos armes...

Ils mirent le revolver au poing et se glissèrent au-dehors. Là, à quelques mètres à peine du soupirail, ils demeurèrent accroupis dans le sable, à surveiller les collines basses moutonnant autour d'eux. Pourtant, nul signe de vie ne se manifestait, à part, de temps à autre, le glapissement sinistre d'un chacal en train de chasser.

— Mettons-nous en route, souffla Bob. Droit sur le temple, mais sans nous presser. Une fois au bord de la cuvette, nous agirons suivant les circonstances...

L'arme toujours au poing, ils s'avancèrent en silence, jetant sans cesse des regards attentifs autour d'eux. Pourtant, Mamoudi ne se manifesta pas, et ils atteignirent sans encombre le bord de la cuvette. Là, ils s'étendirent à plat ventre et inspectèrent le temple. La nuit était claire et l'édifice, avec ses colonnades, ses escaliers, ses terrasses, ses rangées de sphinx et ses effigies colossales de dieux, se détachait en blanc, tel un monstrueux squelette, sur le fond plus sombre des rochers.

Quelque part parmi les ruines, une lumière brilla, et il ne fut pas difficile aux deux amis de s'assurer que c'était à l'endroit où les mulets de l'expédition avaient été laissés.

— C'est Mamoudi, fit Bob en mettant la main en abat-voix devant sa bouche, car les bruits portent loin la nuit dans le désert. En attendant ses complices, il prépare les bêtes pour n'avoir plus qu'à partir et mettre la plus grande distance possible entre lui et le lieu de ses crimes, comme s'il en avait peur...

— Pas très courageux, hein, le particulier ? Un meurtrier d'occasion, qui n'ose même pas tuer lui-même...

— Oui, approuva Morane, Mamoudi est un criminel d'occasion, mais il n'en est que plus dangereux. C'est un fanatique, et on ne sait jamais de quoi un tel être est capable. C'est un personnage comme toi et moi, honnête, tendre, un bon citoyen et un bon père de famille et puis, soudain, une parole, un air de musique, un slogan et il se change en un être avide de carnage, oublieux de l'amitié, de l'amour, de la justice...

Le Français s'interrompit et sourit parce qu'il s'était laissé aller, bien malgré lui, à un petit cours de philosophie auquel son mépris pour l'intolérance sous toutes ses formes le poussait assez fréquemment...

— Mais assez bavardé, continua-t-il. Logiquement, les complices de Mamoudi devraient venir du point où nous nous trouvons pour le moment. Donc ce sera tourné de ce côté que notre homme guettera leur arrivée. Nous allons en profiter pour le prendre à revers. Toi, Bill, tu vas longer le bord de la cuvette par la gauche, moi par la droite. Quand nous serons arrivés chacun légèrement en arrière du temple, nous descendrons et prendrons l'adversaire comme dans des tenailles, en ayant soin

bien entendu de ne révéler notre présence qu'à la dernière minute. Mamoudi nous connaît, toi et moi, de réputation, et s'il lui reste quelque bon sens, il se rendra...

— Oui, fit Bill d'une voix où passait le doute. Mais, justement, lui reste-t-il quelque bon sens ?

*

De l'endroit où il se trouvait à présent, Bob pouvait deviner la silhouette de Bill, tapi de l'autre côté de la cuvette. En dirigeant ses regards vers le fond de celle-ci, il apercevait, parmi les ruines du temple, la lumière de la lampe d'Omar Mamoudi, ce qui lui faisait penser que le chef des Frères d'Osiris ne se doutait pas de leur présence, à Bill et à lui. Dans le cas contraire, en effet, il se serait empressé d'éteindre son luminaire afin de ne pas se faire repérer.

Là-bas, quelque chose bougea au bord de la cuvette, et Morane comprit que Bill se mettait en branle. À son tour, il commença à descendre parmi les rochers, en ayant soin de ne pas faire rouler le moindre caillou qui, en rebondissant, aurait pu révéler sa présence. Certes, il y avait une distance de plusieurs centaines de mètres des bords de la cuvette au temple, mais dans le silence de cette nuit, troublé seulement par les cris des chacals, il était difficile de dire jusqu'où les sons pouvaient porter.

À travers une existence mouvementée, fertile en péripéties de toutes sortes, plus tragiques et périlleuses les unes que les autres, Bob Morane avait appris à se mouvoir à la façon d'un Indien chassant le daim, d'un lion guettant l'antilope, d'un chat traversant un étalage de porcelaine, en un mot sans bruit. Il atteignit donc le fond de la cuvette sans encombre et là, attendit. Bill, qui avait depuis longtemps appris à se mouvoir au même rythme que son compagnon d'aventure, devait lui aussi avoir achevé la descente. Peut-être même, à l'instant présent, se mettait-il déjà en route vers le temple. Le dos courbé, marchant à grands pas précis, Morane se mit en marche également vers le sanctuaire, qu'il atteignit au bout de dix minutes à peine. Il se colla derrière le socle d'un sphinx de pierre et jeta un coup d'œil

à travers les ruines. Là-bas, la lumière brillait toujours, et Bob comprit que Mamoudi devait attendre ses complices dans une impatience croissante.

« Son attente va bientôt prendre fin, songea-t-il, mais pas tout à fait comme il doit le supposer... »

Armé de son revolver, Bob s'avança parmi les ruines, se glissant silencieusement entre les colonnes, les socles, les statues, contournant des murs à demi écroulés. Bientôt, il parvint à proximité de l'endroit où les mulets avaient été attachés. Omar Mamoudi se trouvait près des animaux, une lampe électrique posée près de lui sur le sol, et regardant du côté où devaient venir ses complices. Faisant quelques pas vers la gauche, puis vers la droite, il donnait des signes manifestes d'impatience.

Caché derrière une colonne, Bob attendit durant quelques minutes, pour laisser à Bill le temps d'arriver au cas où il eût avancé moins vite. Quand il eut la certitude que son ami se trouvait sur l'autre flanc de l'Egyptien, il cria :

— Ce n'est pas la peine d'attendre vos complices, Mamoudi. Ils ne viendront pas...

Et comme le collectionneur tournait dans sa direction un visage étonné, Bob cria à nouveau :

— C'est le commandant Morane. Je vous tiens sous la menace de mon revolver. Mieux vaut vous rendre...

L'affolement se lut sur les traits de Mamoudi, qui se tourna dans la direction opposée à celle où se trouvait Morane, dans l'intention certaine de fuir de ce côté.

— Inutile, cria encore le Français, vous ne réussirez pas à vous échapper. N'est-ce pas, Bill ?

— Bien sûr, commandant, fit la grosse voix de Ballantine.

Le rire du géant éclata, tonitruant, et il continua, s'adressant cette fois directement à l'Egyptien :

— Je vous avais prévenu, monsieur Mamoudi, que le commandant était beaucoup trop rusé pour vous...

— Mieux vaut vous rendre, dit encore Bob. Vous serez ramené au Caire, où nous vous remettrons aux mains de la justice...

Cette fois, ce fut de la panique qui se lut sur les traits du misérable. Il parla, sur un ton de supplication.

— Je suis riche, commandant Morane, et vous monsieur Ballantine. Je vous paierai... très cher... ma liberté...

— Nous ne saurions que faire de votre argent, répondit le Français. Et puis, nous ne sommes pas à acheter...

— N'oubliez pas, enchaîna Bill, que s'il n'avait tenu qu'à vous, nous serions morts à l'heure actuelle... Ecoutez le conseil du commandant, monsieur Mamoudi : rendez-vous...

La réaction du collectionneur fut imprévisible. Il était près de la lampe, qu'il fracassa d'un coup de pied, pour aussitôt bondir en avant. Pourtant, les réactions de Bob n'étaient pas moins promptes.

— Moi à gauche, toi à droite, Bill, cria-t-il. Et attention, il doit être armé...

Les deux amis s'étaient mis à courir dans la même direction que Mamoudi. Alors commença, à travers le temple, une chasse à l'homme sans merci. Le fuyard avait eu la mauvaise idée de prendre son arme pour, de temps à autre, tirer un coup de feu dans la direction où il croyait que pouvaient se trouver ses poursuivants. Non seulement ces derniers étaient guidés par les détonations mais, contrairement à leur adversaire, ils avaient, eux, des torches électriques, dont ils se servaient sporadiquement pour localiser Mamoudi. Finalement, celui-ci se trouva acculé devant une terrasse dont il ne restait plus que le soubassement, formé par quatre murs hauts d'une dizaine de mètres et à l'intérieur desquels les dalles s'étaient depuis longtemps écroulées. Un escalier, encore relativement en bon état, permettait d'accéder au sommet de ce quadrilatère, qui n'avait plus de terrasse que le nom.

Sachant ses ennemis à sa gauche et à sa droite, Mamoudi s'était arrêté, indécis, au bas de l'escalier.

— Vous êtes cuit, Mamoudi, lança Morane. Mieux vaut vous rendre. Cela sera plus sage...

L'interpellé se tourna dans la direction de Bob et tira un coup de revolver. La balle vint frapper la colonne derrière laquelle se trouvait Morane, à quelques centimètres à peine du visage de celui-ci. L'Egyptien voulut tirer encore, mais le chien

de son arme claqua à vide. Alors, le rire de Ballantine éclata à nouveau.

— Cette fois, Mamoudi, cria le colosse, vous êtes fait. Comment, désarmé, pouvez-vous espérer nous échapper ?...

Bob et son compagnon avaient braqué leurs torches sur le collectionneur. Et, tout à coup, Mamoudi bondit en avant, vers l'escalier, qu'il se mit à gravir quatre à quatre. *Cet escalier qui ne menait à rien d'autre qu'au vide...*

— Arrêtez, Mamoudi, hurla Bob. Vous allez vous tuer... Arrêtez !...

Mais le fuyard ne semblait pas entendre. Il atteignit le sommet des marches et, soudain, là où il croyait sans doute trouver une terrasse, il n'eut devant lui qu'un grand trou noir. Mamoudi voulut s'arrêter au faîte du mur, mais il ne put briser son élan. Il battit l'air des bras, comme pour se retenir à d'invisibles cordes, bascula et disparut de l'autre côté de l'escalier. Bob et Ballantine entendirent le choc sourd de son corps s'écrasant dix mètres plus bas sur la pierre.

Ce fut Bill qui, le premier, arriva auprès de l'Egyptien, sur lequel Morane le trouva penché. Au bout de quelques secondes, l'Ecosais releva la tête.

— Rien à faire, murmura-t-il. Nuque brisée...

Esthète fourvoyé, homme moderne se croyant investi de toute la grandeur d'une civilisation depuis longtemps défunte, et dont il se figurait être le protecteur, Omar Mamoudi avait payé ses crimes.

Avec lui mouraient les Frères d'Osiris.

XIV

Après avoir entassé des pierres, formant cairn, au-dessus du corps de Mamoudi afin de le protéger contre la gourmandise des chacals et autres bêtes de proie, Bob Morane et Bill Ballantine étaient allés rejoindre leurs amis dans le Temple des Crocodiles. La crypte avait été ouverte et les trois Frères d'Osiris, qui y étaient enfermés, invités à sortir les mains en l'air. Apprenant la mort de leur maître et devinant que tout était perdu pour eux, ils s'étaient rendus sans résistance. Aussitôt, on les avait ligotés auprès du quatrième d'entre eux, capturé précédemment par Morane.

Le combat terminé faute d'ennemis, Bob Morane, miss Sigrid, Bill Ballantine, le professeur Clairembart et Achmed purent s'occuper à inventorier les richesses entreposées dans la crypte. Une fois encore, Sigrid se déclara incapable de monnayer ces trésors artistiques, ce qui, disait-elle, eut été un acte sacrilège. Les recherches de son père l'avaient rendue pauvre ; elle ferait en sorte de s'accommoder de cette pauvreté et travaillerait pour rembourser les dettes dont elle avait hérité.

On en était là, quand Ballantine, qui fouillait dans un coin de la salle au sarcophage, appela Morane :

— Commandant, venez-voir... Qu'est-ce que cela peut bien être?... On dirait que c'est plein de billes... Est-ce que, par hasard, les Egyptiens y jouaient déjà ?

Bob, la jeune Suédoise, le professeur – auquel la scélératesse insoupçonnée d'un ami comme Omar Mamoudi n'avait pas été sans porter un coup pénible – et Hassim s'étaient approchés de l'Ecossais. Ce dernier tenait entre ses mains une petite urne de terre cuite, fermée par un bouchon de même matière, et qu'il secouait doucement, ce qui produisait une sorte de crépitement rapide, comme si de petits corps arrondis avaient roulé à l'intérieur.

— J'ai trouvé cela derrière cette statue, expliqua le géant en désignant une des nombreuses effigies de Soukhos disséminées à travers les caveaux.

Déjà, Morane avait pris l'urne des mains de son ami et la secouait à son tour. Il sourit, en disant :

— Des billes, hein ?... S'il y a des billes là-dedans, je veux bien les croquer une à une, et sans sel...

Tirant son canif de sa poche, Bob s'était mis en devoir de détacher le bouchon de terre cuite. Quand il y fut parvenu, il renversa le vase et un flot de gemmes coula sur le sol. Il y avait là des diamants, des émeraudes, des rubis, des saphirs, toutes pierres grossièrement taillées, mais d'une unique beauté par leur eau.

Se tournant vers Sigrid, Morane déclara, en faisant rouler une demi-douzaine des gemmes au creux de sa paume :

— Eh bien ! voilà, petite fille, le grand oncle crocodile a quand même pensé à vous. Ces pierres ne sont pas des œuvres d'art ; elles sont mêmes fort mal taillées, ce qui ne les empêche pas de valoir une fortune. Sans doute s'agit-il là du trésor du temple, enfermé dans cette crypte avec le dieu mort. Ces pierres sont à vous. L'Égypte Ancienne vous a ruinée : voilà qu'elle vous enrichit... Qu'en dites-vous ?

Les roses de la joie et de l'embarras étaient montés aux joues de la jeune fille.

— Que voulez-vous que je dise, Bob ? fit-elle. Je ne puis qu'accepter cette faveur du sort, mais à condition que nous partagions ces richesses en cinq parts – il y en a bien assez pour nous tous : une pour vous, une pour Bill, une pour le professeur, une pour Achmed et enfin une pour moi...

— Je n'accepte pas cette condition, fit Bob sans hésiter. Je possède une petite fortune personnelle, juste de quoi me permettre de vivre à ma guise en faisant le bien autour de moi. Je ne vois vraiment pas ce que ces gemmes m'apporteraient de plus. Le bonheur ne se multiplie pas par deux, ni par trois, ni même par quatre...

— Et je dois ajouter, enchaîna Ballantine, que le commandant et moi avons découvert tant de trésors dans notre vie de bâtons de chaise, que cela ne nous fait plus ni chaud ni

froid. Quand on pénètre dans nos caves, on roule sur les diamants... Alors, vous comprenez...

— En ce qui me concerne, dit à son tour Clairembart en tiraillant sa barbiche, je suis riche et vieux, et je ne vois pas très bien comment je parviendrai jamais à dépenser tout mon argent avant de mourir... Et je n'ai pas d'héritiers... Gardez donc ma part, petite fille. Vous êtes jeune et vous en aurez besoin pour embellir votre existence...

De rose, la jeune fille avait rougi, ce que ses compagnons ne pouvaient que deviner à cause de la pénombre régnant dans le souterrain.

— Je sais, mes amis, dit-elle, que ce serait vous faire injure que mépriser votre désintéressement. Vous êtes de braves cœurs... Mais Achmed, lui, ne refusera certainement pas une part de ces gemmes, qui feront de lui un homme riche. Je compte l'amener avec moi en Suède. Là, il jouira des dernières découvertes de la médecine moderne et pourra voir sa maladie enrayerée. Peut-être même guérira-t-il...

Sur le masque ravagé du lépreux, la joie brilla soudain, et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues. Bob Morane, Bill Ballantine et le professeur Clairembart échangèrent un regard ému. Cette aventure se terminait par le bonheur de deux êtres, deux êtres si différents mais possédant cependant une égale grandeur d'âme. D'un côté, une charmante jeune fille à l'éducation soignée ; de l'autre un pauvre Arabe lépreux, vieux pirate du désert peut-être, mais fidèle. Le hasard avait ainsi de ces étrangetés, et il fallait reconnaître que, très souvent, en dépit des voies tortueuses qu'il empruntait, il faisait bien les choses.

FIN.